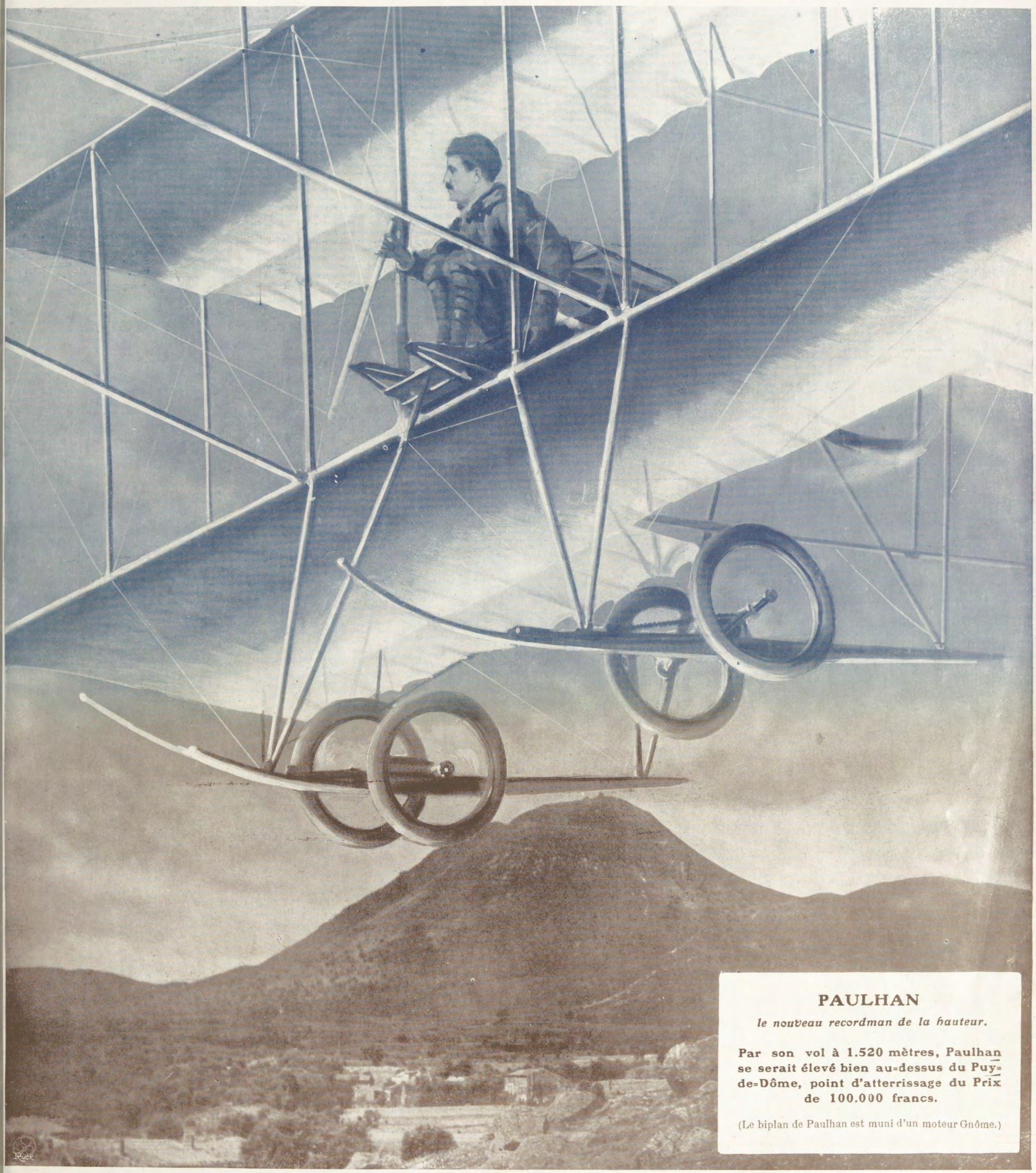
(Étranger : 60 centimes.)

LA VIE AU GRAND AIR



PAULHAN

le nouveau recordman de la hauteur.

Par son vol à 1.520 mètres, Paulhan se serait élevé bien au-dessus du Puy-de-Dôme, point d'atterrissage du Prix de 100.000 francs.

(Le biplan de Paulhan est muni d'un moteur Gnôme.)

LES ÉDITIONS PIERRE LAFITTE

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

FLIRT

PARFUM
ULTRA
PERSISTANT

ED. PINAUD
18, Place Vendôme . PARIS

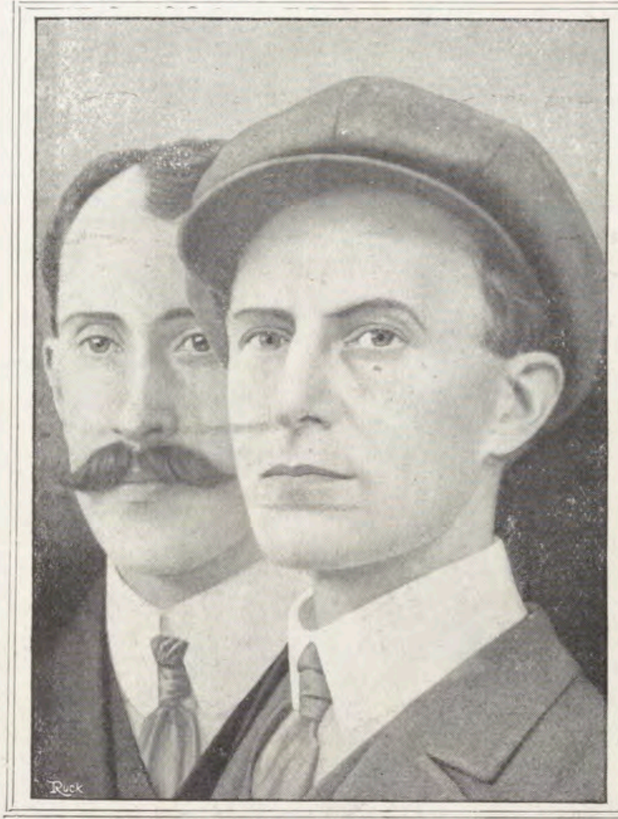
PARFUM
FLORAMYE
L.T. PIVER
PARIS

ASPLINTO
(de J. ASKHAM, de Londres)
LINIMENT IDÉAL
contre
BOITERIES, TARES OSSEUSES
Eparvins, Suros, Courbes, Molettes
et Vessigons indûrés
Guérison rapide et sûre, pas d'interruption
Envoi franco de *Brochure* sur demande
PRIX : 3 fr. 75 — 6 fr. 50 — 9 fr. 52
EN VENTE :
J. RENARD, 142, Av. de Clichy - PARIS

LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE & Cie
90, Avenue des Champs-Élysées, 90 - Paris

LIVRE D'OR DE LA CONQUÊTE DE L'AIR

Édition de grand luxe sur alfa.



Tirage limité à 500 exempl. numérotés.

ORVILLE et WILBUR WRIGHT

Cet Ouvrage, d'un luxe exceptionnel, renferme des études approfondies sur la conquête du ciel en sphériques, dirigeables et aéroplanes, par les plus hautes personnalités de l'aéronautique. Ses 10 hors-texte en couleurs, ses 400 illustrations en font une incomparable œuvre d'art. Articles inédits de MM. Latham, Wilbur et O. Wright, Blériot, Farman, Ader, Delagrange, Flammarion, Santos-Dumont, de Lambert, H. de la Vaulx, Besançon, Archdeacon, Humbert, Ferber, Kapferer, Leblanc, Lestonnat, le commandant Renard, le capitaine Spelterini, Zeppelin.

L'exemplaire dans un étui. **100 fr.**

PROSPECTUS SPÉCIAL A DOMICILE SUR DEMANDE

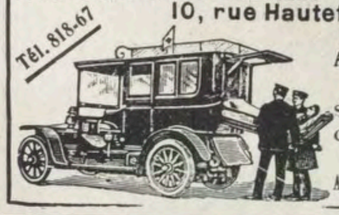
PRENEZ GARDE, Madame

vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **THYROIDINE BOUTY**, *et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le,* **LABORATOIRE, 1, Rue de Châteaudun, Paris,** contre mandat-poste de 10f.
TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN.
en ayant soin de bien spécifier : ***Thyroïdine Bouty.***

A. FORNIBYN

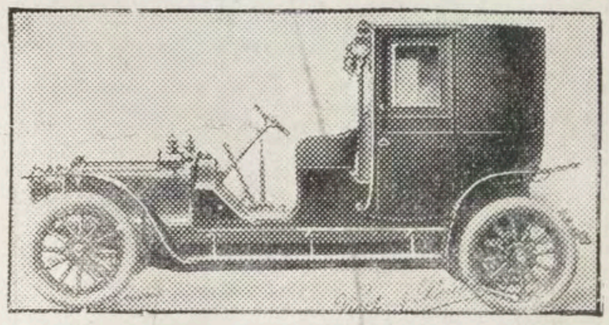
La voiture de ville laplus agréable est le
Petit Landaulet
Vinot Deguingand
12 HP. 4 cyl.
29 Quai National Puteaux.

AMBULANCES AUTOMOBILES DUPONT
10, rue Hautefeuille, 10, PARIS (VI)
Tél. 818-67
Paris - Province - Étranger
APPAREIL de SUSPENSION *breveté"* evitant toute secousse. — Personnel choisi et expérimenté.
Telephone 818-67
Adr. télégrap. DUPONTEUIL-PARIS



CHASSEURS

pour ne pas abîmer votre limousine de ville et économiser vos pneus, *montez sur votre châssis les*

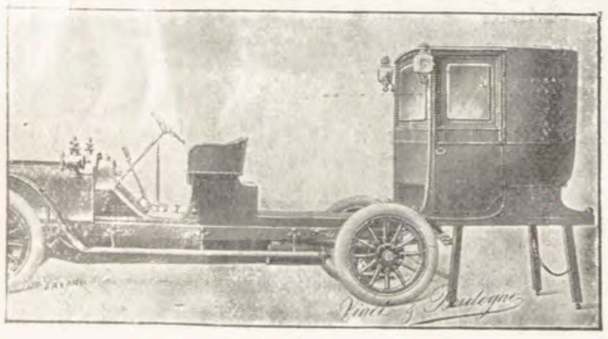


CARROSSERIES AMOVIBLES

BREVETÉES S. G. D. G.

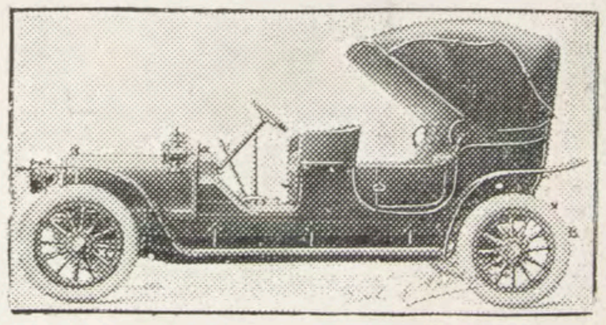
VINET-BOULOGNE

qui vous permettront, après être parti le matin dans un phaéton, de courir les bois avec un breack de chasse et en 5 minutes, avec un seul homme, de remettre sur votre châssis votre confortable limousine pour le soir.



Demander le Tarif N° 28

G. VINET
44, QUAI DE SEINE, 44
COURBEVOIE (Seine)



Tous droits de reproduction et de traduction sont réserves pour tous pays. Copyright in U. S. A. January 22th 1910.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, 24 francs. — *Étranger,* 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

22 Janvier 1910 — N° 592
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : 90, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra.
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET-MINART & Cie, 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ
Pages d'Annonces, la ligne .. .. 2 fr.
La page .. .. 600 fr.
Encartage .. .. 750 fr.

Courbaton Keyser

J. KEYSER GAGNE LE PRIX LEMONNIER POUR LA TROISIÈME FOIS

Deux cents coureurs ont pris part dimanche dernier au IXe Lemonnier; 170 ont terminé le parcours. Dès le départ, Jacques Keyser a pris la tête. Au début Bonheure, et Courbaton l'accompagnent. A Ville-d'Avray, seul Courbaton colle derrière Keyser. A Montretout, Keyser a 60 mètres d'avance et ne sera inquiété par personne jusqu'à l'arrivée. Il triomphera en couvrant les 12 kilom. 800 du parcours en 43 m. 5 s. 2/5, précédant de 53 secondes le Rouennais Allais, second à 50 mètres, devant un autre Rouennais, Guigouresse. Le classement par équipes donne la victoire au S. C. de Vaugirard par 42 points, devant le Beauvoisine F. C. de Rouen second, avec 133 points.

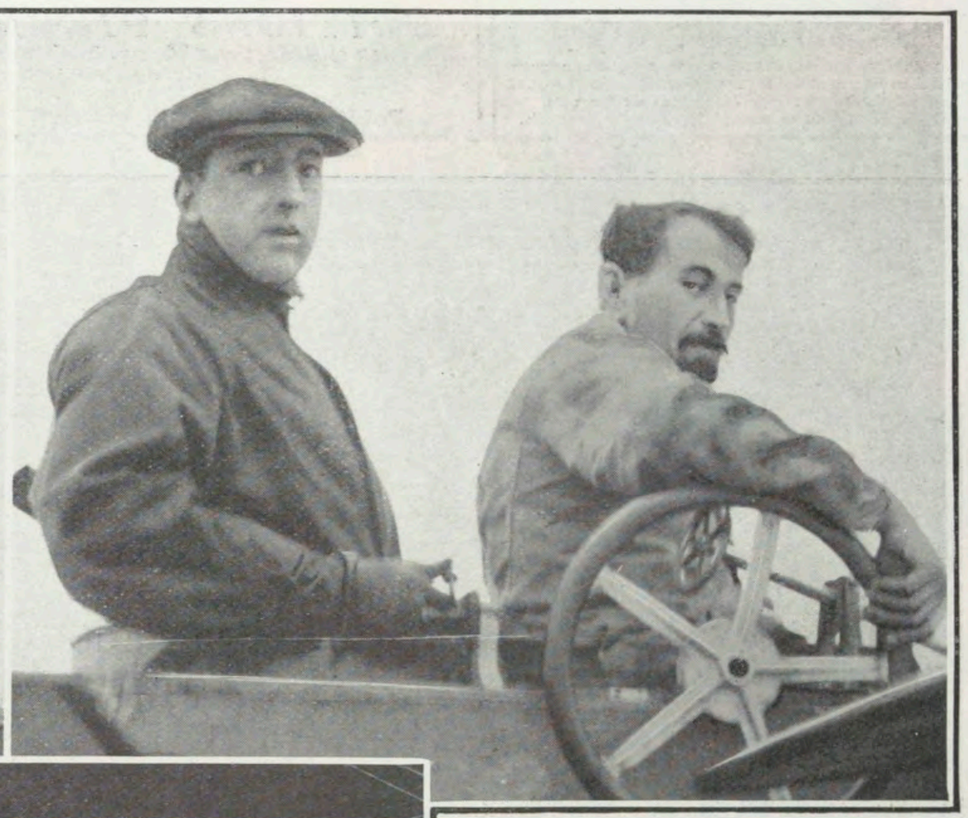
UNE ÉCOLE D'AVIATION

Pour devenir aviateur, il faut un peu d'adresse, assez d'audace, mais il faut aussi beaucoup de patience
Comment vivent les aviateurs à Mourmelon

Mlle Marvingt.

L'élève met la main sur le volant que manœuvre le professeur, pour s'habituer à la conduite.

En lisière de la vaste plaine où quelques boqueteaux innommés et qu'on désigne seulement par des numéros, comme les forçats au bagne, mettent de minuscules taches noires, à proximité du village de Bouy, mais, sur le territoire de Louvercy, s'est élevée une ville nouvelle. C'est la ville des oiseaux artificiels qui s'étend tous les jours. Déjà, le bois voisin est envahi et, de l'autre côté de la route, De Baeder a fait un trust des terrains où va s'élever, paraît-il, à côté de nouveaux hangars, un hôtel moderne qui ne le cédera en rien comme confort aux palaces des stations à la mode. Le besoin s'en faisait sentir.

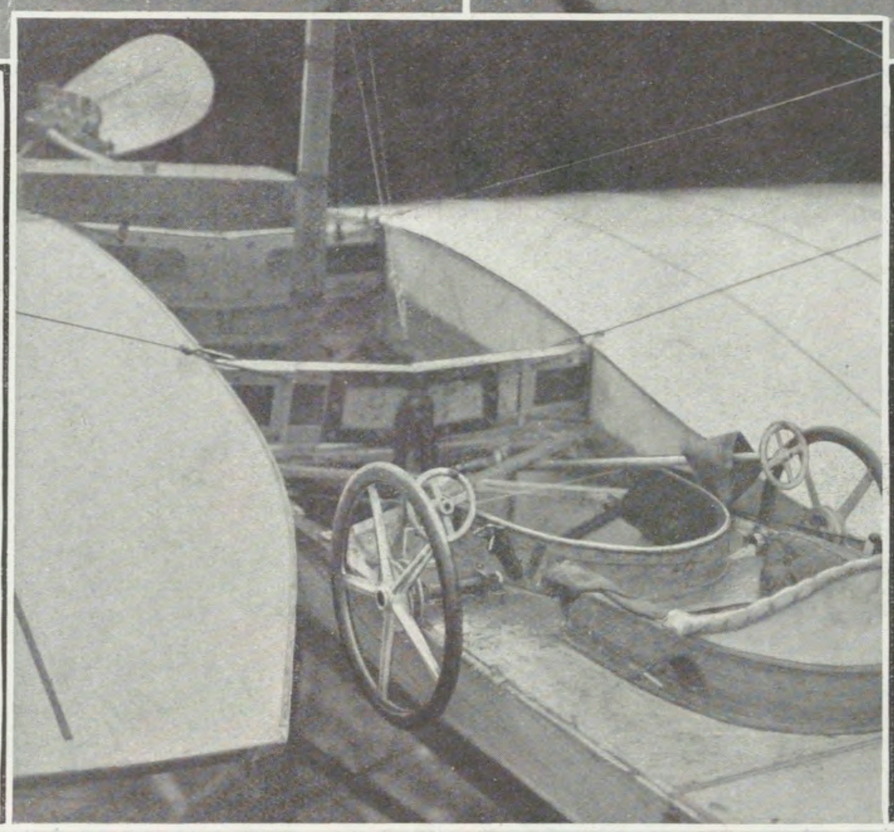


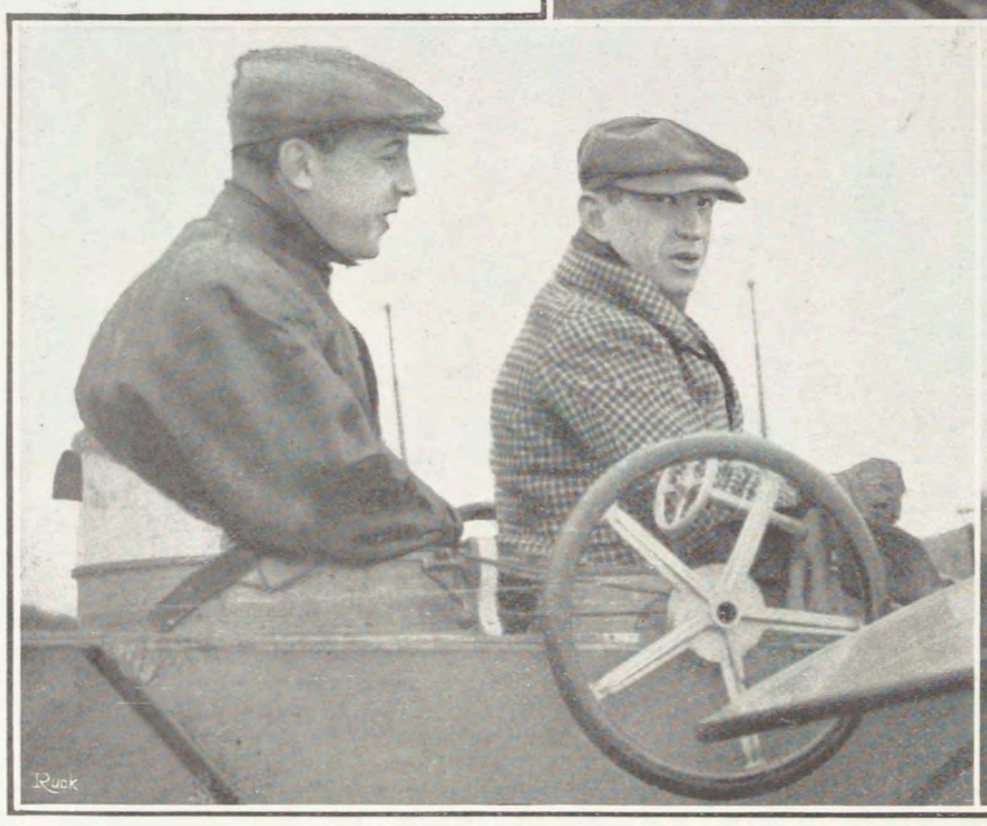
Wachter.

L'élève prend à son tour le volant, mais le maître est toujours prêt à rectifier ses mouvements.

Car toute la population de la petite ville n'est là que pendant le jour ; aux heures des repas et le soir elle s'essaime vers les villages environnants : Bouy, Sept-Saulx, Mourmelon-le-Grand.

Les plus fortunés, ou les plus snobs filent sur Châlons ou sur Reims. Mais c'est Mourmelon, surtout, qui a profité de l'aubaine. Car, il n'y a pas que les ouvriers qui construisent des appareils ou qui les réparent et les inventeurs qui montent les appareils : il y a aussi ceux qui aspirent à devenir aviateurs, les élèves des différentes écoles, deux de biplans et une de monoplans qui sont installées sur le camp et qui sont venues s'établir à





Johnson.

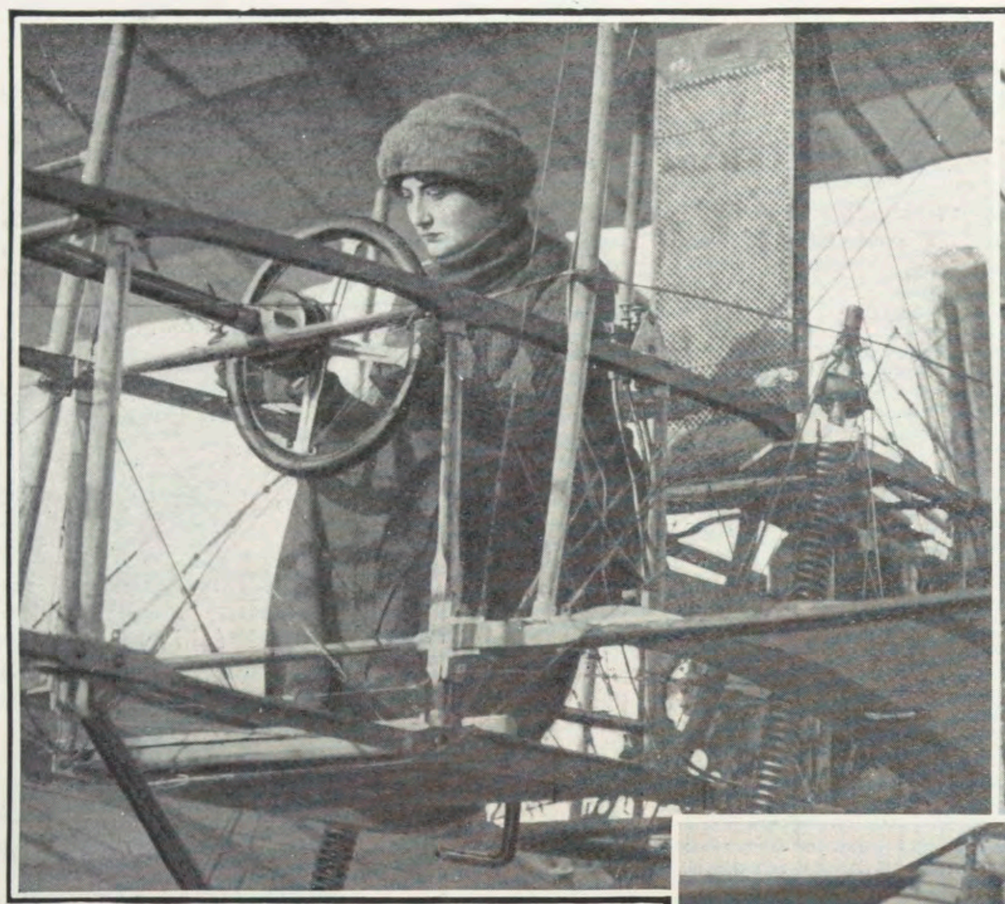
Le jeune Suédois est un des élèves les plus assidus de l'école de Mourmelon.

Le " taxi " Antoinette.

Cet appareil à deux baquets sert à l'instruction des élèves à l'école Antoinette.

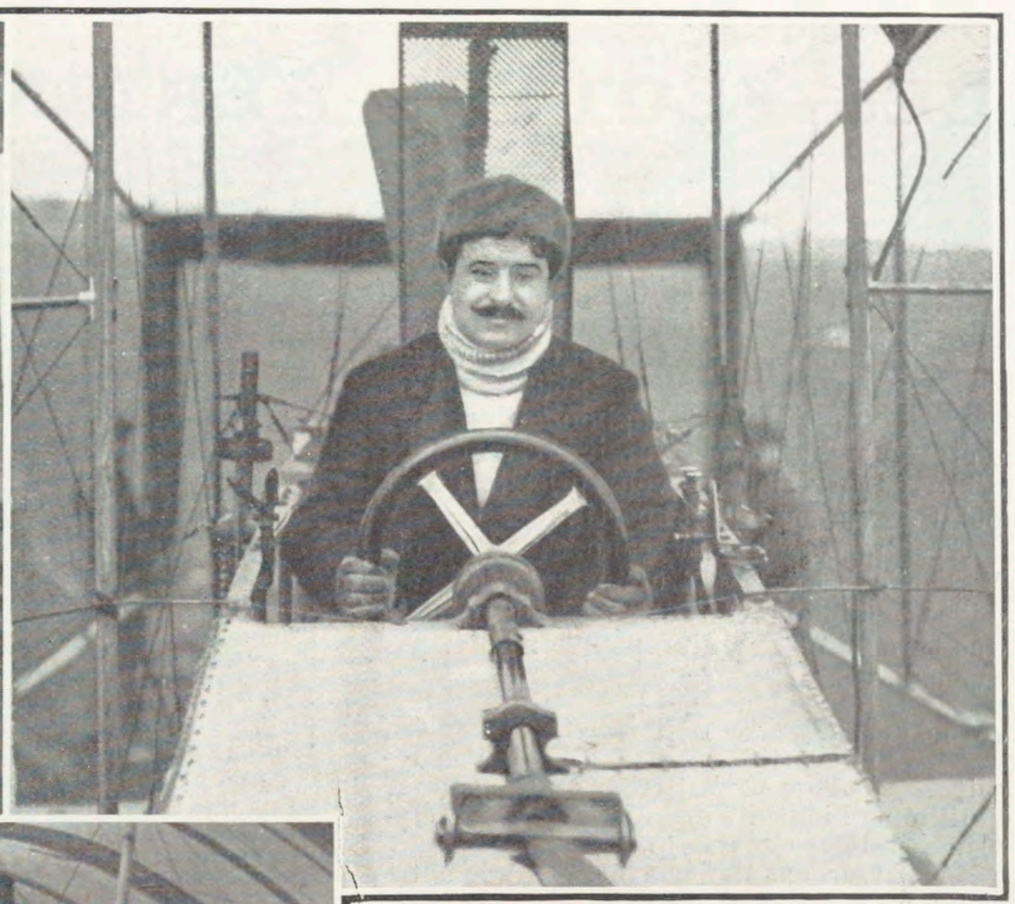
Valeton.

La conduite du monoplan est délicate, et demande un apprentissage assez long.



La baronne de la Roche.

La courageuse aviatrice, victime d'un accident en passant son brevet de pilote.



Rigal.

Encore un qui a lâché les routes de la terre pour celles de l'air.

Mourmelon jusqu'à ce qu'ils sachent conduire, et dame! c'est quelquefois long. Chaque école forme un petit centre : les Antoinette sont à l'hôtel Marillier, les Farman et les Voisin à l'hôtel de l'Europe. Mais chacun a sa salle à manger spéciale, et tout en restant parfait camarade, fait bande à part. Gare au profane, au malheureux intrus qui pénètre dans l'une des salles sacrées! Les vociférations ou le froid dédain qui l'accueillent, lui font comprendre qu'il s'est trompé.

Sur le terrain, on s'examine, on se critique un peu, mais on applaudit aussi toutes les performances, qu'elles soient d'un camarade ou d'un adepte d'à côté, car, quand il s'agit de sport, tout le monde est ami.

Chez Farman, c'est Henry Farman lui-même qui donne la leçon; chez Voisin, Chateau et Legagneux se partagent les élèves. Chez Antoinette enfin, tous bénéficient des intructions de l'incomparable conducteur qu'est Latham. Chez tous, le principe est le même : sortir avec l'élève d'abord, en manœuvrant les volants ou les leviers à côté de lui, puis, lui faire mettre les mains sur les manœuvres, pour se rendre compte des réflexes, lui laisser la conduiteen rectifiant au besoin, enfin, le laisser conduire seul. L'élève est alors bon à conduire son appareil, avec prudence. Mais on ne peut sortir que quand il ne fait pas de vent, ce qui est assez rare ; aussi certains élèves sont-ils sortis neuf fois en six semaines ! Ce qui prouve que pour devenir aviateur il faut de l'adresse et de l'audace; la première qualité, c'est la patience.

MARCEL VIOLLETTE.

Osmont.

L'ancien motocycliste passé mécanicien chez Henri Farman, est en train également de devenir pilote d'aéroplane.

Château et Archdeacon.

Le promoteur de l'aviation en France a fait ses débuts à Mourmelon, volant, pour la première fois, avec un appareil à moteur.

Duray.

L'excellent conducteur des Dietrich a fait de très bons débuts comme aviateur. Il a, malheureusement, brisé son appareil.

LES FLOTTES AÉRIENNES ET LA GUERRE[1]

(Suite et fin.)

Nous donnons aujourd'hui la dernière série des réponses à notre enquête. Les quatre articles que nous avons publiés donnent l'opinion de toutes les notabilités politiques, militaires et sportives. Ils constituent un monument d'une valeur inappréciable.

Nous arrivons à la fin de notre étude. Pour clore notre enquête sur les flottes aériennes, nous aurions voulu donner l'opinion d'un chef d'état. A vrai dire, elle aurait présenté plus d'intérêt au point de vue curiosité qu'au point de vue purement sportif.

C'est pourquoi nous sommes allé voir M. Emile Loubet, notre ancien président de la République. Hélas! nous avions oublié que le représentant d'un peuple ne doit pas avoir d'avis.

« Je n'ai pas d'opinion » dit M. Loubet. Très affable, l'ancien chef d'Etat nous reçoit. Nous allons connaître ses sentiments sur l'utilité ou l'inutilité des dirigeables et aéroplanes en temps de guerre.

Nous hasardons timidement le but de notre visite.

« Je viens vous interviewer, Monsieur le Président, pour connaître votre opinion sur l'aviation.

— Mon cher Monsieur, je n'ai pas d'opinion. Je ne connais rien, je ne sais rien. N'insistez pas, vous me désobligeriez.

— Cependant, vous devez bien vous intéresser à cette gloire nationale qu'est la navigation aérienne?

— Je ne sais rien, je ne m'intéresse à rien.

— Ne croyez-vous pas, cependant, qu'en temps de guerre il serait utile d'avoir des flottes aériennes?

— Je l'ignore, je ne veux pas le savoir. Je vous répète que je n'ai pas d'opinion. »

Insister n'était intéressant ni pour M. Emile Loubet, ni pour moi. Et je me retirai en me contentant de m'attrister sur le sort de mon célèbre interlocuteur! Le voilà bien le revers de la médaille!

L'opinion de M. Cailletet. Nous avons été plus heureux auprès de M. Cailletet, de l'Institut, président de l'Aéro-Club de France. Nous nous en félicitons, car ses travaux, sa valeur donnent un intérêt puissant à son appréciation.

Certes, je suis bien convaincu, nous dit-il, que les dirigeables et les aéroplanes rendraient les plus grands services en cas de guerre. Les progrès stupéfiants accomplis par ces navires de l'air prouvent qu'ils n'appartiennent plus strictement au domaine sportif, mais qu'ils sont devenus maintenant des appareils pratiques.

Jadis, il était très difficile de se rendre compte des progrès de l'ennemi et de ses travaux d'approche. Les espions n'étaient pas toujours sûrs, les émissaires étaient souvent faits prisonniers. Avec les flottes aériennes, non seulement on pourra être renseigné d'une façon absolument précise, mais encore on pourra posséder des documents photographiques sur les mouvements de l'armée adverse.

— Les flottes aériennes pourront-elles être employées comme engins offensifs ?

— Je ne le crois pas. Comment le seraient-elles ? En emportant des obus ? Mais un dirigeable lançant un obus de dix kilos s'élèverait aussitôt à des altitudes considérables et, par conséquent, serait obligé de compenser ce jet de lest en ouvrant la soupape pour lâcher du gaz.

Quant aux aéroplanes, il leur est déjà peu facile de s'élever avec le poids qu'ils emportent; par conséquent il ne faut pas penser à leur livrer des obus.

— Et les balles qui peuvent trouer l'enveloppe des dirigeables ?

— Les Allemands sont en train de chercher des engins pouvant atteindre les oiseaux modernes. Ils ont déjà obtenu de bons résultats. Il est certain que le modèle *Zeppelin* est préférable à nos ballons grâce à sa multiplicité de ballonnets. Nous devrions essayer d'imiter le dirigeable allemand, moins dangereux que les nôtres.

— Mais le dirigeable n'offre-t-il pas des inconvénients qui n'atteignent pas l'aéroplane?

— L'aéroplane est évidemment plus maniable, plus facile à garer. Toutefois nous possédons en France un modèle d'auto-ballons qui ne présente pas les ennuis des gros cubes. Je veux parler du système *Zodiac*, du comte de La Vaulx. De plus, nous n'avons pas, à l'heure actuelle, besoin de ces immenses dirigeables qui prennent plus de place et ne rendent pas encore de très grands services.

Nous ne sommes pas comme le Kaiser, qui s'imagine qu'il pourrait débarquer des canons et des armées en Angleterre. Le dirigeable, en ce moment, n'a pas besoin de transporter tant de personnes : seuls un mécanicien et un émissaire doivent y prendre place pour faire des observations. Le reste importe peu. »

Nous quittons l'éminent savant sur ces paroles optimistes. En nous raccompagnant, il nous avoue qu'il ne croit pas à l'intervention de la Conférence de La Haye dans la réglementation des flottes aériennes en cas de guerre :

— Si elles les interdisait, nous dit-il, elle ne pourrait rien contre ceux qui violeraient sa réglementation.

D'après M. H. Desgrange, il faut attendre :

— Voici bien des questions, nous répond le directeur de *l'Auto*, et surtout bien des questions qui ne peuvent pas comporter de réponses sérieuses.

Je crois que, dans l'état actuel des choses, les aéroplanes, en temps de guerre, ne serviraient à peu près à rien. Je ne vois pas comment on pourrait interdire le lancement d'engins meurtriers du haut des aéroplanes. Je suis tout à fait d'avis que la Conférence de la Paix devrait s'occuper de cette question : si cela ne fait pas de bien, cela ne fait toujours pas de mal.

M. François Peyrey, notre distingué collaborateur, est plus pessimiste sur l'emploi des navires de l'air :

— Actuellement, ni les dirigeables, ni les aéroplanes, ne sauraient rendre le moindre service. Plus tard, c'est l'aéroplane qui pourra être utile. Quant au dirigeable, c'est un instrument appelé à disparaître. Le vent est-il un peu frais, il est impossible de le tenir au sol. Aussi faut-il toujours le mettre dans un hangar colossal. On ne conservera que des auto-ballons, type *Zodiac*, car ce sont les seuls qui soient économiques et pratiques.

En ce qui concerne les engins meurtriers, aucune conférence, aucune loi ne saurait les prohiber. Les défendre, serait une simple petite hypocrisie. A la guerre comme à la guerre, dit-on. Là, tous les moyens sont bons. C'est la loi du plus fort qui prévaut.

L'aéroplane pourra rendre des services, mais à condition qu'on travaille, qu'on fasse des progrès et qu'on ne s'amuse plus à organiser des meetings qui appartiennent plus au domaine du cirque qu'à celui du sport. Ce qu'il faut, c'est établir des écoles d'aviation, comme celle de Bordeaux.

Là, sur un terrain de 3.000 hectares, choisi et préparé, grâce à l'activité de M. Baudry, le sympathique président de l'Aéro-Club du Sud-Ouest, on pourra faire des courses en ligne, c'est-à-dire revenir au sport, et par conséquent remettre l'aéroplane dans le droit chemin. En ce moment, il déraille, sous cette avalanche de meetings. Nous avons des acrobates, non point des aviateurs. Si la guerre éclatait, ils ne pourraient rendre aucun service appréciable. Et si cela continue, dès qu'il n'y aura pas de virage toutes les minutes, les aviateurs ne sauront plus se conduire.

Le général Langlois, sénateur, préfère s'abstenir :

— Il m'est tout à fait impossible de répondre à votre question. Une pareille question doit être mûrement réfléchie et étudiée. Je n'ai pas le temps de me livrer, pour le moment, à une étude sérieuse dont les bases mêmes sont encore fort instables.

Contre la guerre. M. Sembat, député, se plaint de ce que tout progrès de l'humanité se traduise aussitôt par un désir de destruction :

— Je crois que ni les dirigeables, ni les aéroplanes ne rendraient dans leur état présent aucun service appréciable en cas de guerre. C'est l'avis, je le sais, des hautes personnalités militaires qui, d'ailleurs, trouvent indispensable d'en avoir pour inspirer confiance au pays. Mais il me paraît infiniment probable qu'à bref délai, des inventions nouvelles perfectionneront assez ces machines volantes pour les rendre utiles en temps de paix et, malheureusement aussi, en cas de guerre.

Alors, soyez-en persuadé, on s'en servira pour lancer des « engins meurtriers » malgré toutes les prohibitions des conférences internationales. Laissez-moi espérer qu'on visera fort mal et qu'il sera extrêmement difficile d'atteindre le but.

J'ai répondu à votre enquête. Estimez-vous que j'aie aussi gagné le droit de vous poser à mon tour une question? La voici : ne trouvez-vous pas que les hommes sont fous? La plus merveilleuse invention leur ouvre les cieux et la première idée qui leur vient à l'esprit, c'est, en y montant, de lancer des explosifs sur la tête des gens!

Notre science et notre prise sur la nature augmentent, mais nos sentiments et nos morales semblent dater encore de l'âge des cavernes.

Conclusion. Nous sommes arrivés à la fin de notre tâche. Quelle conclusion pouvons nous tirer de notre enquête ?

Nous avons donné les opinions favorables à l'aéronautique en cas de guerre : ce sont celles de MM. Maurice Barrès, général de Lacroix, Charles Humbert, Dorny de Alsira, Lucien Millevoye, Georges Berry, marquis de Dion, baron de Zuylen de Nyevelt, Archdeacon, Orville Wright, Louis Blériot, Santos-Dumont, comte de La Vaulx, Henry Kapferer, Mme Camille du Gast, commandant Fauvart-Bastoul, Kœchlin, Lœser et Cailletet. Contre l'utilité de l'aérostation en cas de guerre, nous avons reçu les réponses de MM. Stéphane Lauzanne, Henri Desgrange, Frank Mason et celles que nous publions aujourd'hui.

La majorité se prononce donc en faveur de l'utilité des aéroplanes et des dirigeables. Mais la plupart de nos éminents correspondants espèrent que les atrocités qui résulteraient de l'emploi de ces engins feront réfléchir les nations avant de déclarer la guerre.

Espérons donc que la nouvelle locomotion réalisera enfin ce qui n'a jamais pu être obtenu jusqu'ici : la paix universelle !

JACQUES MORTANE.

(1) Voir les nos 583, 584, 585.

LE LEMONNIER DE 1910

La victoire annuelle de Keyser. Vaugirard gagne par équipes. Guigouresse et Allais, de Rouen, s'affirment.

Après le Départ. Dans la côte de Picardie.

Dès le départ, Keyser s'enfuit à toute allure, distançant tout le peloton. Il est accompagné de Bonheure, Courbaton, Versel et Dardenne. Dans la descente de Picardie. Versel, dont l'état de santé n'est pas florissant, est lâché.

A Ville-d'Avray.

Keyser est toujours en tête, menant la vie dure à Courbaton, qui bientôt va être lâché à Montretout.

Allais.

Le Rouennais Allais finit second à 33 secondes de Keyser.

L'arrivée de Keyser.

Jacques Keyser triomphe, pour la troisième fois, couvrant les 12 k. 800 du parcours en 43 m. 50 2/5.

J'ai vu bien des Lemonnier et en ai couru trois, mais jamais, je crois, je n'ai vu la route de Versailles aussi déplorablement grasse que dimanche dernier. Le temps était exquis pour courir : pas de vent, dix degrés de chaleur, enfin tout ce que le plus exigeant des crossmen pouvait souhaiter de plus favorable ; malheureusement, il y avait la boue, une boue tenace et gluante qui collait aux pieds et s'étalait sur les maillots et les culottes en de larges placards bruns.

Keyser a gagné. La chose était logique sur le papier et sur le terrain elle le fut vite aussi.

Après le traditionnel départ à toute vitesse, trois hommes se trouvèrent détachés au revers de Picardie : c'étaient Keyser, Courbaton et Bonheure. Derrière eux, à 50 mètres, les deux champions du Beauvoisine Football Club Allais et Guigouresse trottaient à grande allure, suivis à distance respectueuse par le gros de la meute.

Bientôt Bonheure, trop stayer pour une envolée aussi rapide, dut laisser ses deux adversaires le précéder et la lutte ne fut plus qu'entre Keyser, l'homme souple, et Courbaton, l'homme résistant. Elle ne pouvait durer longtemps. A égalité d'entraînement il y a une différence de classe entre ces deux coureurs et elle se fit vite sentir.

Mais pendant que cette empoignade se passait en tête, les deux Rouennais s'étaient peu à peu rapprochés de Bonheure ; puis Allais, quittant Guigouresse un instant en difficulté, se lança à la poursuite de Courbaton, qu'il rejoignit après le passage à niveau de Ville-d'Avray, puis enfin de Keyser, mais la tâche était trop ardue et il n'aperçut jamais l'homme du Metropolitan que de loin.

La descente de Suresnes ne vit modifier le classement de tête qu'entre le 3e, le 4e et le 5e. Courbaton revint sur Allais pour se laisser ensuite distancer, et Guigouresse, remis de son indisposition, se lançait à la poursuite de son camarade envolé. Il ne put le rejoindre, mais en profita pour gagner deux places, laissant derrière lui les deux Vaugirardiens.

Finalement Keyser finit en tête, Allais second malgré le retour offensif de Guigouresse, et Courbaton et Bonheure respectivement quatrième et cinquième.

L. de Fleurac.

LES TRUQUAGES DANS LE SPORT (1)

II. — LA BOXE

La semaine dernière, nous avons étudié les truquages dans la lutte. Aujourd'hui nous passons à la boxe qui, elle aussi, est sujette à certaines compromissions. Mais il s'agit plus d'arrangements dans les organisations que dans les matches eux-mêmes.

Le truquage a pénétré dans la boxe, comme il s'est imposé dans tous les sports. Seulement, il est très difficile de faire du chiqué dans les combats. Le noble art exige de la part de ceux qui le pratiquent une vaillance, un courage qui font que lorsque deux pugilistes ne disputent pas régulièrement leur chance, les profanes eux-mêmes s'en aperçoivent. Dans la lutte, vous pouvez faire semblant de donner tous vos efforts. Dans la boxe, il vous est impossible de faire une imitation du coup dur et du sang. Aussi se rend-on tout de suite compte du manque de loyauté des combattants. Je ne dis pas que les matcheurs sont toujours honnêtes, mais j'affirme que lorsqu'ils font une entente, le spectateur même peu avisé, doit s'en apercevoir.

Là où résident surtout les truquages c'est dans le clan des impresarii qui font passer un homme de dixième ordre pour un champion (voir Pierre Berry), qui payent un pugiliste de classe pour se coucher devant un fighter qui ne s'est pas encore imposé (je ne cite pas d'exemples, vous savez de qui et de quoi je veux parler). Bien entendu, le meilleur se fait battre, mais personne n'en est dupe et du moment que le public peut constater qu'il est trompé, nous ne devons pas nous plaindre. Ils sont si nombreux les sports où la preuve est impossible !

Par conséquent nous pouvons, dès maintenant, établir deux points :

1) ce ne sont pas les boxeurs qui truquent,
2) ce sont les impresarii.

Les truquages des boxeurs

Le truquage est possible avec les hommes qui n'ont rien à gagner et auxquels il est indifférent de tout perdre. Peu leur importe une défaite. Ils boxent pour gagner leur vie, mais il n'en tirent pas gloire. Cent francs par ci, par là leur font plaisir. Mais cinq cents francs — ou même 2.500, somme touchée la saison dernière par un Anglais — pour se faire battre leur sont encore plus agréables. Ces combattants-là sont des hommes de second ordre auxquels une victoire permet de faire des dupes, mais dont une défaite ne saurait entraver la carrière.

Mais croyez-vous que des athlètes, comme les Américains, s'amuseraient de gaieté de cœur à se faire battre par plaisir ou par intérêt? Mettons qu'on leur donne 5.000 francs pour se coucher devant un adversaire de moindre valeur. Cette défaite les suivra pendant toute leur carrière et les impresarii, gens malins, s'empresseront de diminuer leurs cachets, sous prétexte qu'il ont été battus par tel homme de faible envergure. Or, l'argent qu'ils auront touché en certaine occasion leur coûtera beaucoup plus cher que s'ils avaient triomphé.

Evidemment, des hommes de grande valeur, tels que Jack Johnson, Tommy Burns, laisseront vivre leurs adversaires plus longtemps qu'ils ne devraient le faire, de façon à ce que le public d'abord en ait pour son argent, ensuite pour se procurer de nouveaux contrats. L'exemple de Jeffries, obligé de se retirer parce qu'on ne pouvait plus trouver d'antagonistes capables de lui résister, a prouvé qu'il ne fallait pas avoir l'air d'être trop supérieur. Mais cette manœuvre n'est pas ce qu'on peut appeler du chiqué. Elle est regrettable, soit, mais ne modifie pas le classement normal.

Une autre cause qui fait que les boxeurs n'en finissent pas aussi vite qu'ils le pourraient tient au cinématographe. Cette merveilleuse découverte a fait le plus grand tort à la boxe. Prenons par exemple le mach Tommy Burns-Gunner Moir: le Franco-Canadien avait une remise sur les films. Aussi ne knock-outa-t-il son adversaire inférieur qu'au dixième round. Peu après, il rencontrait Jem Roche, sans cinématographe, et le mettait hors de combat en 1 minute 28 secondes. Lorsque James J. Jeffries rencontra Tom Sharkey, le 3 novembre 1899, à Coney Island, il fut déclaré vainqueur aux points au vingt-cinquième round. Or, pendant les vingt premières reprises, il s'était contenté de rester sur la défensive, alors que Tom Sharkey essayait, par tous les moyens, de le mettre knock-out. Pourquoi cette passivité de Jeffries?

Pour la raison bien simple qu'il touchait 50.000 francs si le match atteignait le vingtième round. Sharkey bénéficiait des mêmes émoluments. Mais s'il avait triomphé de Jeffries, cette prouesse lui aurait rapporté plus que les 10.000 dollars alloués par la maison de *moving pictures*. La victoire serait d'ailleurs revenue au marin, si, son gant s'étant crevé au vingt-quatrième round, il n'en avait profité pour asséner un coup terrible derrière la tête de Jeffries, tandis qu'on lui remplaçait son gant. D'ailleurs, la correction que lui infligea l'invaincu, du vingtième au vingt-cinquième round, fut telle qu'elle l'écœura pour le reste de sa carrière et qu'il ne redevint jamais lui-même. Cependant, il avait eu l'avantage pendant vingt reprises et le public protesta vivement, car il comptait au moins sur un draw.

Le cinématographe est donc une splendide découverte scientifique, mais, au point de vue boxe, il causera des surprises plutôt désagréables pour les véritables sportsmen, tant que les bourses seront payées avec une part sur les recettes des films : nous devrons nous attendre à des résultats sincères au point de vue de la victoire, mais truqués au point de vue du nombre des rounds.

Les truquages des impresarii.

Nous avons donc constaté qu'à part quelques rares exceptions, le chiqué (si chiqué il y a) ne pouvait exister en boxe et c'est déjà là un grand point. Malheureusement, dans le noble art, il n'y a pas que les boxeurs. Il faut compter également avec certains impresarii dont la conscience est souvent des plus élastiques : ils sont la plaie du sport et sont en quelque sorte ses assassins.

Nous avons déjà dit un mot des marchands d'exhibitions qui payent un homme pour se faire battre par l'étoile de l'établissement, souvent pauvre étoile filante, qui passe vite au rang de modeste lumignon, le jour où, par hasard, le combat est sincère. L'adversaire payé vient d'Angleterre, il touche une somme pour simuler le knock-out et l'impresario en profite pour mettre d'abord son poulain plus en évidence, ensuite pour parier sur sa chance et empocher quantité d'espèces sonnantes.

Je me permettrai de rapporter ici une aventure assez curieuse et inédite.

Alors que je m'occupais du *Ring*, je reçus un jour de Bruxelles une communication d'un lecteur qui me racontait les aventures de deux boxeurs en Belgique. Il s'y faisaient passer pour des Américains dotés de records ornés de victoires stupéfiantes. Après avoir fait des matches dans plusieurs villes, ils eurent une soirée désastreuse : au moment où l'un d'eux boxait avec une fausse barbe, un coup malencontreux faisait tomber le postiche!

Je m'empressai de publier la lettre de mon correspondant et de mettre mes lecteurs en garde contre ces deux hommes qui, mis à la porte de Belgique, étaient revenus en France.

Sur ces entrefaites, je reçus de Bordeaux la demande d'un lecteur désirant devenir rédacteur à mon journal. « J'aimerais bien me lancer dans la littérature, me disait-il ; ne pourriez-vous pas tâcher de faire prendre de mes nouvelles dans des journaux parisiens, etc... ? » En un mot, il me donnait l'impression d'être un excellent jeune homme. Je promis à mon correspondant de m'occuper de lui, je publiai un de ses manuscrits et je m'efforçai de caser les autres chez des confrères...

Un jour, je lui écris en lui demandant s'il ne croyait pas que des combats de boxe réussiraient à Bordeaux. Si oui, je pourrais y emmener d'excellents pugilistes pour des rencontres sérieuses patronnée par la *Vie au Grand Air* et le *Ring*.

Réponse enthousiaste. Succès assuré, certain, tellement certain que mon correspondant propose de louer une salle, de prendre tous les frais d'organisation à sa charge, de s'occuper de tout en un mot, sauf du grand match que je procurerais. Je lui indique Al Kubiak et Charley Hitte. Il m'assure qu'il se trouve à Bordeaux deux boxeurs qui pourraient les rencontrer. Puis, ne pouvant faire l'affaire avec les Américains, je cherche d'autres hommes. Il m'annonce que parmi les combats préliminaires, l'un d'eux sera disputé par William Codrot que, pour des motifs spéciaux, je récusai impitoyablement. La séance devait être donnée le 31 décembre, mais pendant dix jours je restai sans nouvelles de Bordeaux. Vers le 30, je reçus un mot écrit d'une écriture tremblée et lamentable : mon correspondant était malade et la séance ne pouvait être donnée, mais il allait venir à Paris.

Deux hommes à double personnalité

Le 8 janvier, je recevais sa visite. Je me rappelai sa figure. Entre autre choses, mon interlocuteur me déclare :

— J'ai été très ennuyé que notre séance n'ait pu être donnée. J'avais versé 50 francs pour la location de la salle. Ils ont été perdus.

Je me confonds en regrets sincères, puis nous nous quittons, non sans que j'aie répété à mon correspondant que je ne voulais à aucun prix entendre parler de Codrot pour un match.

— Oh! me répond-il, il n'est plus à Bordeaux.

Je rentre à la *Vie au Grand Air*. Je me demandais toujours où j'avais vu la tête de mon correspondant. Je cherche dans des photographies et quelle n'est pas ma stupéfaction en constatant que lui et William Codrot ne font qu'une seule et même personne. Et lui, Codrot, n'avait été nullement ému au récit des aventures de Codrot-lui-même! Mais il ne m'avait pas menti, tout au moins lorsqu'il me disait que Codrot n'était plus à Bordeaux.

Le soir, en rentrant, je trouve une lettre d'un de mes lecteurs de Bordeaux et les coupures de l'*Argus de la Presse*.

« Après sa victoire en 8 rounds sur Ben Taylor, le 31 décembre, m'écrivait mon correspondant, j'apprends que A.-O. Mara a l'intention de descendre à la limite des poids moyens et de lancer un défi à Willie Lewis pour le titre de champion d'Europe. »

Et c'est ainsi que mon rédacteur avait perdu ses 50 francs d'arrhes! La séance avait été donnée avec le patronage de la *Vie au Grand Air* et du *Ring*, alors que nous l'ignorions absolument. Inutile de vous dire que le match où Mara triompha de Ben Taylor dans le même temps exactement que l'avait fait Jack Johnson, en trois rounds de moins que le fit Sam Mac Vea, était sujet à caution. Taylor était payé pour se coucher devant son adversaire, il le fit le plus proprement possible, mais sans laisser cependant la moindre illusion.

Etonné de cette combinaison, me souvenant de l'amitié qui unissait Codrot jadis à certain boxeur, célèbre par ses aventures en France, en Suisse et en Belgique, je fis une enquête et m'aperçus que le Mara en question ne devait être que l'Anglais Ashley Williams, battu au Casino de Paris par Marc Gaucher, il y a cinq ans.

Les deux amis avaient jeté leur dévolu sur Bordeaux, où ils doivent encore opérer demain. En effet, A.-O. Mara se rencontrera avec un certain Gunolt Brien que nous ne connaissons pas, mais dont le record présenté aux Bordelais sera certainement fameux, sinon exact.

Et c'est ainsi qu'on cherche à répandre le sport de la boxe dans les départements. Avouez que la tâche sera difficile pour les impresarii sincères lorsqu'ils voudront triompher de tous ces singuliers commerçants.

JACQUES MORTANE.

(1) Voir le N° 591.

Les Organisateurs du Match Jeffries-Johnson

Jack Gleason

L'un des promoteurs du match Jack Johnson-James J. Jeffries, l'un des meilleurs joueurs et des plus grands Mécènes de base-ball de San-Francisco.

Le match Jack Johnson-Jim Jeffries est entré dans la période de l'organisation.

Nous avons déjà dit que le grand combat pour le titre de champion du monde James J. Jeffries et Jack Johnson se disputerait le 4 juillet à Salt-Lake City.

Quarante offres avaient été faites, mais beaucoup émanaient de charmants plaisantins ou d'assoiffés de réclame. Et c'est celle de Rickard et Gleason qui fut acceptée, d'autant plus que, en dehors de la bourse de 101.000 dollars, ils donnent également aux combattants 66 0/0 des recettes du film cinématographique du combat. On a évalué à 1.500.000 francs la somme que les deux matcheurs auront à se partager.

Il est assez curieux de rappeler que le meeting de l'ouverture des offres et de la conclusion des détails du match devait se tenir à New-York City, le 1er décembre. Or, le commissaire de police prévenait les intéressés que la loi de l'Etat de New-York défendait pareille réunion et menaçait d'arrêter Johnson, Jeffries et tous ceux qui touchaient de près ou de loin au championnat si la séance se tenait dans la ville. En conséquence, tous les sportsmen durent se rendre à l'hôtel Naegell, à Hoboken (New-Jersey).

Graney faisait trois propositions. Pour la première, il offrait 80 pour cent des recettes avec une garantie de 375.000 francs, plus l'entier privilège du cinématographe aux combattants. Dans la seconde, il offrait 80 pour cent avec une garantie de 350.000 francs, plus 33 pour cent des représentations cinématographiques. dans la troisième offre : 90 pour cent des recettes, pas de garantie et l'entier privilège des films.

Jack Gleason avec Jimmy Coffroth offrait une bourse de 625.000 francs sans cinématographe, ou une bourse de 375.000 francs avec 66 pour cent des films, ou 80 pour cent des recettes avec 66 pour cent du cinéma.

L'offre de Mac Intosh portait une garantie de 187.500 si le combat si disputait en Amérique, 200.000 francs s'il se disputait en France ou en Angleterre ; 250.000 s'il était organisé en Australie. Pour le cinématographe, il donnait pour l'Angleterre 65.000 fr. et 100.000 pour l'Australie.

La proposition de Rickard et Gleason était accompagnée d'une caution de 100.000 francs en billets et d'un chèque de 25.000. Ils offraient une bourse de 505.000 francs avec 66 pour cent des films. Le combat serait disputé le 4 juillet en Californie. En plus des 100.000 francs de garantie, les deux millionnaires annonçaient qu'ils déposeraient 100.000 francs 60 jours avant le combat et 250.000 francs 48 heures avant la rencontre.

Enfin, l'offre de Mac Carey portait que les combattants se partageraient les recettes entières et auraient 50 pour cent des films ou une bourse garantie de 55.000 francs avec 50 pour cent des films.

Ce n'est que le lendemain que les intéressés prirent une décision et le choix se porta sur la proposition de Rickard et Gleason. Et maintenant qu'adviendra-t-il de tout cet affolement provoqué par le grand combat?

J. M.

Tex Rickard

Offre avec J. Gleason, 505.000 francs pour le grand match.

LE GRAND PRIX DE LA VILLE DE N

Marcassite II Or du Rhin III Pillard Rutland Arms Wild-Aster

Le saut de la première claie.

La grande épreuve du meeting de Nice, transformée cette année en poids pour âge, avait réuni un lot des plus fashionables de concurrents, présentant tous un titre sérieux à la victoire.

Marcassite II Or du Rhin III Pillard Epine Vinette Blagueur II Allegro II Eastman

Le saut du mur en terre

Dès le départ, l'Epine Vinette a mené dans un bon train suivie de Marcassite II et Or du Rhin III; ce dernier prenait bientôt la tête, accélérant encore l'allure

Blag

Poulain alezan 5 ans, 76 kilos, Veil-Picard, monté par P

Les mesures prises, l'an dernier, par la Société des Steeple-Chases à propos des handicaps, ont obligé la Société des courses de Nice à modifier les conditions de ses principales épreuves; le Grand Prix, comme le prix de Monte-Carlo, sont devenus des courses à poids pour âge avec surcharges et décharges, et cette modification, nous le constatons avec plaisir, n'a diminué en rien leur succès; le nombre des partants dans le prix de Monte-Carlo a même été plus élevé que l'année précédente: au lieu des neuf chevaux de 1909, nous en avons eu cette fois quatorze. Pour le Grand Prix, il y a eu une diminution assez sensible, mais la cause en est aux circonstances plus qu'aux changements des conditions. — L'avantage est resté cette année encore aux vétérans: Blagueur II a gagné en très beau cheval et ce nouveau succès achève de le placer tout à fait au premier rang; il n'avait pas eu une course heureuse dans le prix de Monte-Carlo: très gêné à l'entrée du dernier tournant au moment où il était en plein effort, il avait rétrogradé sensiblement, ce qui ne l'avait

Texte et photographies de nos envoyés spéciaux.

ICE — VICTOIRE DE BLAGUEUR II

Marcassite II — Epine Vinette — Or du Rhin III

Le saut du mur en terre.

Par suite de la défection de Golden Pheasant, Eddie et Mademoiselle Aminte, neuf concurrents seulement se sont présentés au départ sous les ordres de M. Roy. C'était plus qu'il n'en fallait pour assurer la beauté du spectacle et l'intérêt du sport.

Marcassite II — Pillard — Blagueur II — Eastman — Wild-Aster

Le saut de la dernière claie.

En face, Blagueur II se rapprochait et Wild-Aster réduisait sa distance. Dans la ligne droite, Blagueur II prenait le meilleur sur Marcassite II, tandis que Wild-Aster battait Eastman d'une tête pour la troisième place.

r II.

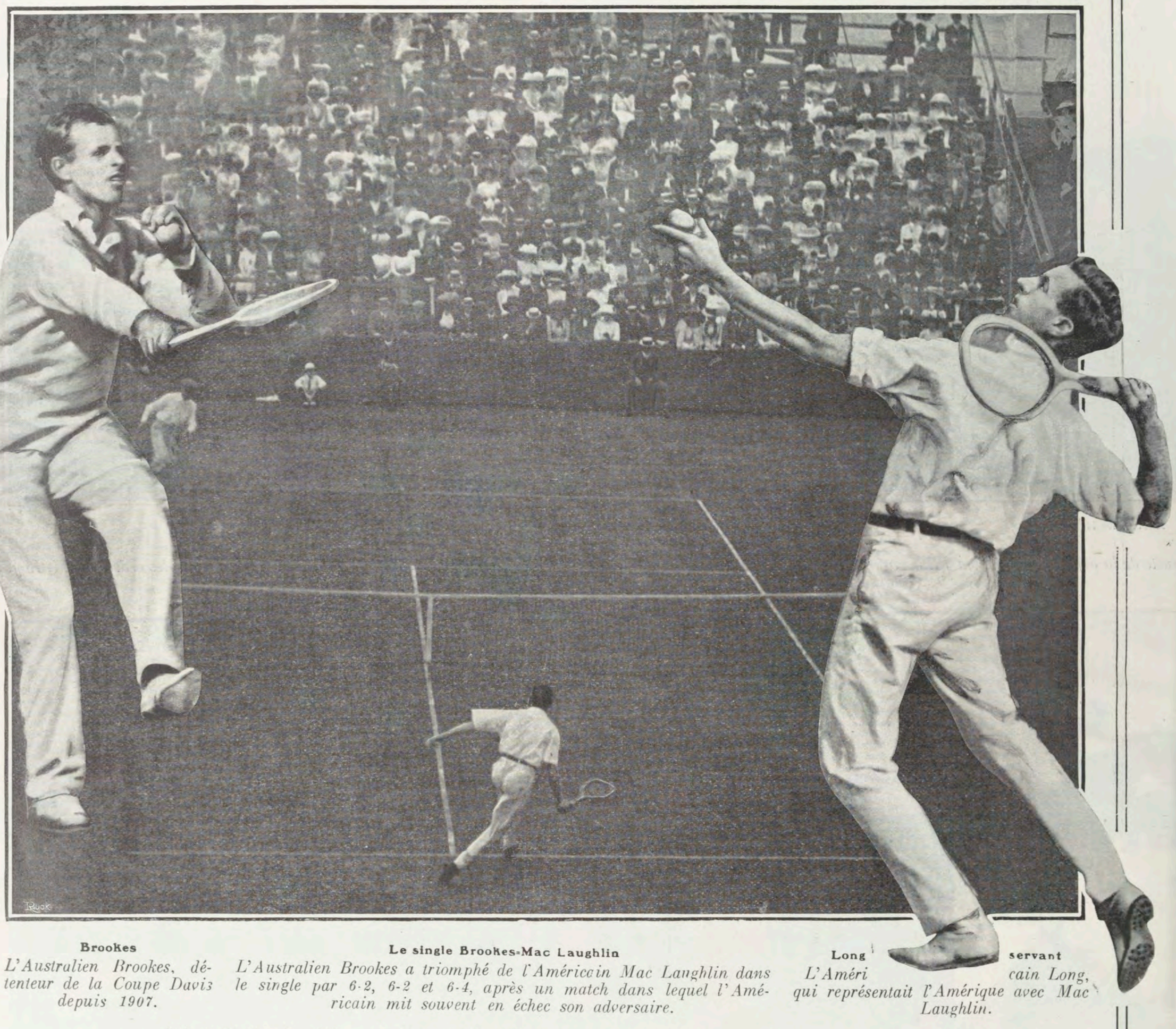
Raconteur et Utopie, à M. Arthur rement, entraîné par Davis.

pas empêché de revenir dans la ligne droite prendre la troisième place; peut-être, sans incident, eût-il très chèrement disputé la victoire à Kumamoto. Depuis, il avait remporté un steeple-chase et battu Marcassite II si facilement que bien qu'il eût à lui rendre cette fois 24 livres au lieu de 8, on lui donnait encore la préférence. De fait, s'il a dû s'employer dimanche pour battre la pouliche de trois-quarts de longueur, il l'a fait aussi nettement que possible. Wild Aster, qui avait l'an dernier partagé dans cette même course la première place avec Chanoine, inspirait cette année encore la plus grande confiance à son écurie, et peut-être l'eût-il justifiée s'il n'était tombé boiteux au bull-finch; il a réussi malgré l'accident à enlever la troisième place à Eastman : Pillard a été bien jusqu'au dernier tournant, une grosse faute et peut-être aussi la distance ont contribué à son échec. Tout cela n'empêche d'ailleurs que Blagueur II n'ait remporté une victoire régulière et décisive : c'est le candidat indiqué aux grande. épreuves de cet été s'il se maintient jusque-là. STUART.

(Texte et photographie de notre correspondant particulier de Sydney)

LA COUPE DAVIS EN AUSTRALIE

La Coupe Davis s'est disputée cette année à Sydney ✍ Les Australiens Brookes et Wilding ont remporté la victoire, triomphant des Américains Long et Mac Laughlin ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍



Brookes
L'Australien Brookes, détenteur de la Coupe Davis depuis 1907.

Le single Brookes-Mac Laughlin
L'Australien Brookes a triomphé de l'Américain Mac Laughlin dans le single par 6-2, 6-2 et 6-4, après un match dans lequel l'Américain mit souvent en échec son adversaire.

Long
L'Américain Long, qui représentait l'Amérique avec Mac Laughlin.

Sydney, 1er décembre 1909.

La Coupe Davis, qui constitue l'une des plus importantes épreuves de tennis de l'année, vient de se disputer à Sydney. C'est devant une foule de plus de 6.000 spectateurs que les épreuves se sont déroulées.

La Coupe Davis est un véritable championnat international annuel. Depuis sa fondation qui remonte à l'année 1900, et jusqu'en 1906, ce sont les Anglais et les Américains qui se sont partagé l'honneur de la détenir.

En 1907, les Australiens Brookes et Wilding la gagnèrent en triomphant de l'Angleterre, puis la défendirent brillamment en 1908 contre les Américains Beals Wright et Alexander.

Trois nations la disputaient cette année : l'Angleterre, l'Amérique et l'Australie. Le team anglais, composé de Parke, Crawley et Dixon, fut battu par les Américains Larned, Clothier, Little et Hackett. A son tour, l'Amérique envoya, pour reconquérir le fameux trophée, deux jeunes étudiants de l'Université de San-Franscisco, Long et Mac Laughlin.

Ces deux boys, à peine âgés de 19 ans, émerveillèrent le public australien par leur virtuosité remarquable et leur force. Bien que peu habitués à jouer sur des courts en gazon — l'asphalte est en effet en usage en Californie, — et bien que fortement handicapés par leur jeunesse contre des joueurs comme Brookes et Wilding, dont la grande expérience a valu, trois ans durant, à l'Australie, le titre envié de nation « champion du monde », les deux Américains ont fait grande impression en disputant brillamment une partie que l'on savait d'avance perdue pour eux.

Les résultats de la Davis Cup.

Les résultats de la Coupe ont été les suivants :

1er jour: Single : Brookes bat Mac Laughlin (6-2, 6-2, 6-4). Wilding bat Long (6-2, 7-5, 6-4).

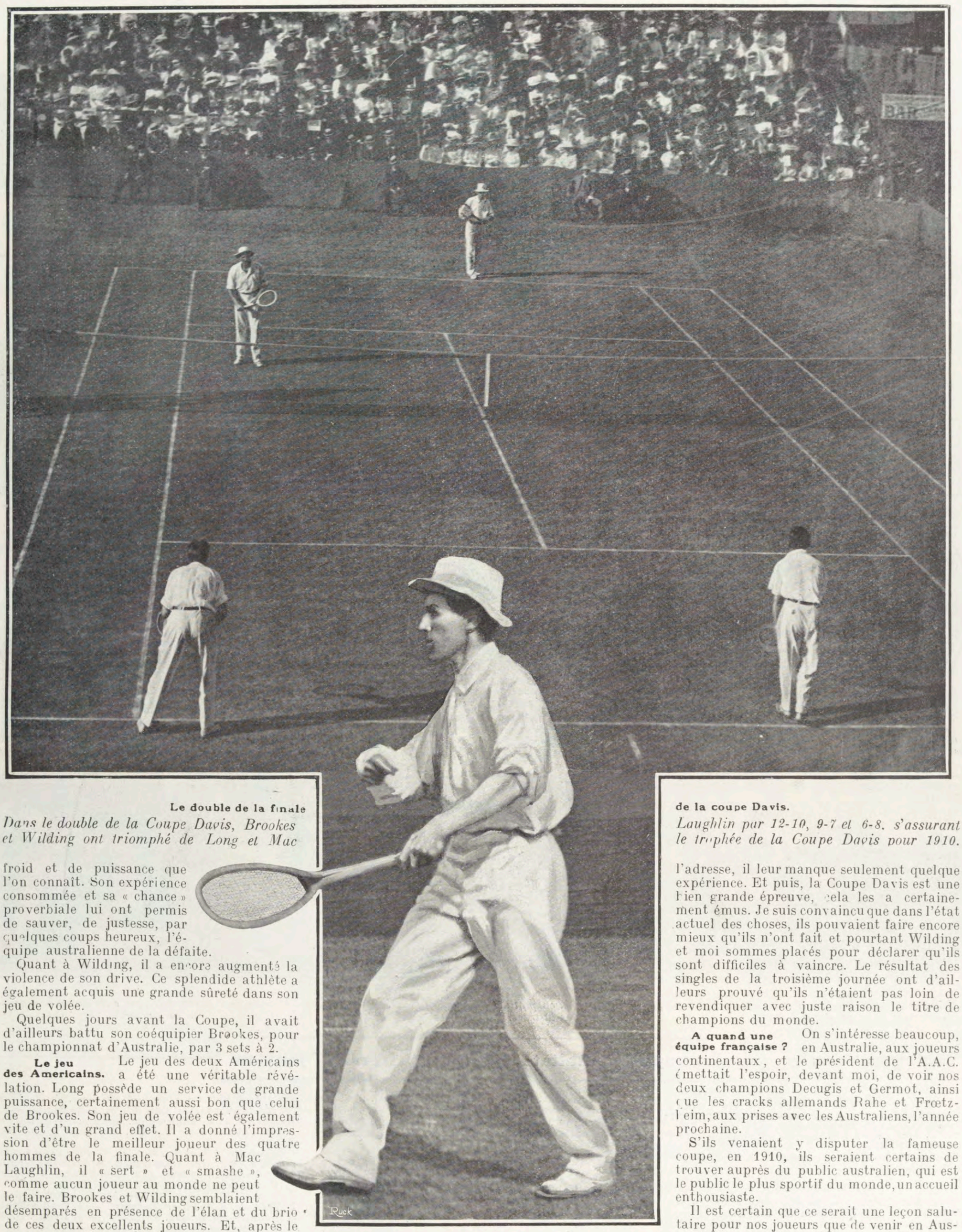
2e jour : Double : Brookes et Wilding battent Long et Mac Laughlin par 12-10, 9-7, 6-3.

3e jour : Brookes bat Long (6-4, 7-5, 6-4).

Wilding bat Mac Laughlin (3-6, 8-6, 6-2, 6-3).

Le jeu fut beaucoup plus égal que ne l'indiquent les chiffres qui pourraient faire conclure à une victoire facile des Australiens. Il n'en fut rien pourtant, au contraire. Les Américains donnèrent énormément de mal à Brookes et à Wilding. On peut même dire que s'ils avaient été plus accoutumés au terrain, au climat, que s'ils avaient pu s'entraîner plus longuement, que s'ils avaient possédé la même expérience que leurs adversaires, le résultat aurait pu recevoir de grandes modifications.

Le double, en particulier, constitua l'une des plus passionnantes parties que l'on puisse imaginer. Brookes fut, comme toujours, le joueur merveilleux de précision, de sang-



Le double de la finale

Dans le double de la Coupe Davis, Brookes et Wilding ont triomphé de Long et Mac

froid et de puissance que l'on connaît. Son expérience consommée et sa « chance » proverbiale lui ont permis de sauver, de justesse, par quelques coups heureux, l'équipe australienne de la défaite.

Quant à Wilding, il a encore augmenté la violence de son drive. Ce splendide athlète a également acquis une grande sûreté dans son jeu de volée.

Quelques jours avant la Coupe, il avait d'ailleurs battu son coéquipier Brookes, pour le championnat d'Australie, par 3 sets à 2.

Le jeu des Americains. Le jeu des deux Américains a été une véritable révélation. Long possède un service de grande puissance, certainement aussi bon que celui de Brookes. Son jeu de volée est également vite et d'un grand effet. Il a donné l'impression d'être le meilleur joueur des quatre hommes de la finale. Quant à Mac Laughlin, il « sert » et « smashe », comme aucun joueur au monde ne peut le faire. Brookes et Wilding semblaient désemparés en présence de l'élan et du brio de ces deux excellents joueurs. Et, après le double, Brookes m'a déclaré :

— Les deux boys vont devenir avant peu champions du monde. Je ne connais pas de garçons mieux doués et d'ici deux ou trois ans ils seront invincibles. Ils ont la science, l'adresse, il leur manque seulement quelque expérience. Et puis, la Coupe Davis est une bien grande épreuve, cela les a certainement émus. Je suis convaincu que dans l'état actuel des choses, ils pouvaient faire encore mieux qu'ils n'ont fait et pourtant Wilding et moi sommes placés pour déclarer qu'ils sont difficiles à vaincre. Le résultat des singles de la troisième journée ont d'ailleurs prouvé qu'ils n'étaient pas loin de revendiquer avec juste raison le titre de champions du monde.

Brookes.

L'Australien Brookes qui peut être considéré comme le meilleur joueur de tennis actuellement.

de la coupe Davis.

Laughlin par 12-10, 9-7 et 6-8, s'assurant le trophée de la Coupe Davis pour 1910.

A quand une équipe française ? On s'intéresse beaucoup, en Australie, aux joueurs continentaux, et le président de l'A.A.C. émettait l'espoir, devant moi, de voir nos deux champions Decugis et Germot, ainsi que les cracks allemands Rahe et Frœtzleim, aux prises avec les Australiens, l'année prochaine.

S'ils venaient y disputer la fameuse coupe, en 1910, ils seraient certains de trouver auprès du public australien, qui est le public le plus sportif du monde, un accueil enthousiaste.

Il est certain que ce serait une leçon salutaire pour nos joueurs que de venir en Australie disputer des matches avec des maîtres comme Brookes et Wilding. Ils y acquerraient l'expérience qui leur manque et pourraient ainsi briguer l'honneur d'emporter un jour, en France, la Coupe Davis. A. F.

LE CARNET DU SPORTSMAN

Les hangars abritant les aéroplanes des élèves de l'Ecole Blériot à Pau. Tous les jours une foule considérable vient applaudir aux essais des audacieux pilotes qui s'entraînent sous les ordres d'Alfred Leblanc.

Le Torpedo II, gagnant en 4 m. 25 la Coupe de France à Davos.

Façade du nouvel hotel occupé par l'Aéro-Club, rue François Ier

Lewis, malgré un handicap de poids knock-oute Smith au 4e round

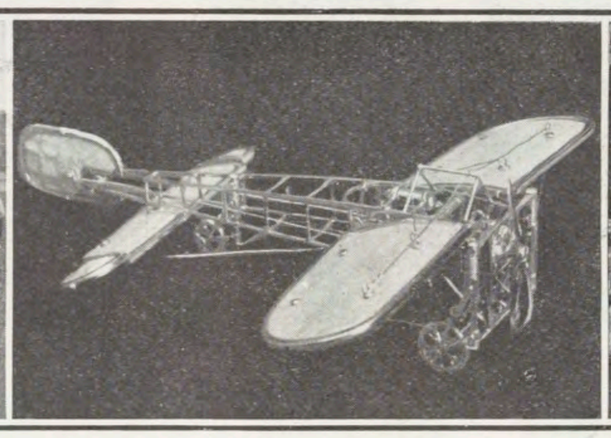
A Pau, miss Spencer Kacanagh, pilotant un Blériot.

Saint-Yves bat John Marsh sur 15 milles, en 1 h. 38 m. 47 s. 4/5, à Seattle.

Le Stade Français bat le Standard A. C., par 6 buts à 0.

Capiti sautant en ski 32 mètres à Davos. Le record du monde est de 45 mètres.

Le Stade Français bat le Havre Athletic Club par 26 points à 3.



Petit bijou en platine représentant le monoplan de la traversée de la Manche.

Le IXe Salon de l'Automobile, qui s'est ouvert à Bruxelles le 15 janvier.

Principaux résultats sportifs du 10 au 17 janvier

AÉRONAUTIQUE

MERCREDI 12 JANVIER. — Los Angeles. — Curtiss couvre 89 kilomètres dans l'heure avec un passager.

JEUDI 13 JANVIER. — Los Angeles. — Paulhan atteint 1.520 mètres d'altitude.

DIMANCHE 16 JANVIER. — Oran. — Olieslagers vole h. 5 m. 12 s. 2/5.

ATHLÉTISME

MERCREDI 12 JANVIER. — Boxe. — Peter Brown bat Battling Lacroix aux points en 15 rounds à la salle Wagram.

VENDREDI 14 JANVIER. — Boxe. — A l'Elysée-Montmartre: Paul Thil et Carpentier font « no match ». Bob Scanlon est déclaré vainqueur de Blinck Mac Clauskey.

SAMEDI 15 JANVIER. — Willie Lewis (67 kilos), knock-oute Jewey Smith (84 kilos) au 4e round. Cuny est battu aux points par Jim Butler.

DIMANCHE 16 JANVIER. — *Prix Lemonnier* (12 kilom. 800, de Versailles à Paris). — 1. Keyser, en 43 m. 5 s. 2/5; 2. Allais (43 m. 38 s); 3. Guigouresse; 4. Courbaton; 5. Bonheure, etc... Classement par équipes : 1. S. C. de Vaugirard, 2. Beauvoisine. F. C.; 3. R. C. de France.

DIMANCHE 16 JANVIER. — Rugby. — Parc des Princes. Stade français bat Havre Athlétic Club par 26 points à 3. S. C. U. F. bat A. S. F. par 14 points à 0.

HIPPISME

MARDI 11 JANVIER. — Nice. — *Prix de Villefranche* (steeple, 3.900 mètres, 4.000 francs). — 1. Amphyction, à M. Jay Gould (Heath). — 2. Héron. — 3. White Hart. — P. M. : gag. 36 fr. 50; pl. 13 fr. 50, 16 francs.

Prix du Prince de Monaco (steeple, 3.400 mètres, 10.000 francs). — 1. Képi II, à M. Michel Lazard (Heath). 2. Chanoine. — 3. Arminius. — P. M. : gag. 107 francs; pl. 27 fr. 50, 14 francs, 24 fr. 50.

Prix de l'Estérel (haies, 3.000 mètres, 4.000 francs). — 1. Wild Aster, à M. Thiébaux (Woodland). — 2. Troyen. — 3. Vaudeville II. — P. M. : gag. 30 fr. 50; pl. 13 francs, 9 fr. 50.

JEUDI 13 JANVIER. — Nice. — *Prix de la Société des Steeples* (steeple, 3.400 mètres, 4.600 francs). — 1. Blagueur II, à M. Veil-Picard (Parfrement). — 2. Marcassite II. — 3. Rutland Arms. — P. M. : gag. 7 fr. 80; pl. 8 fr. 15

Prix Béthune (haies, 3.000 mètres, 10.000 francs). — 1. Balincourt, à M. J. Hennessy (H. Hawkins). — 2. Kurwenal, — 3. Podoli. — P. M. : gag. 58 francs; pl. 13 francs, 9 fr. 20.

DIMANCHE 16 JANVIER. — Nice. — *Prix de la Californie* (haies, 3.000 mètres, 3.000 francs). — 1. Le Connétable II, à Mme Ricotti (R. Sauval). — 2. Va-et-Viens. — 3. Bonnelles. — P. M. : gag. 14 fr. 50; pl. 7 fr. 50, 7 fr. 50.

Prix d'Antibes (haies, 2.800 mètres, 4.000 francs). — 1. Maslowa, à M. Pfizer (Defeyer). — 2. Vaudeville II. — 3. Quille. — P. M. : gag. 49 francs; pl. 14 fr. 50, 7 fr. 50.

Grand Prix de Nice (steeple, 4.400 mètres, 100.000 francs). — 1. Blagueur II, à M. Veil-Picard (Parfrement). — 2. Marcassite II. — 3. Wild Aster (9 partants). — P. M. : gag. 22 francs; pl. 9 francs, 9 francs, 9 francs.

C'est encore avec les appareils d'allumage Nilmelior que l'aviateur Olieslagers vient d'accomplir, à Oran, ses remarquables performances du 11 janvier (vol de 54 minutes, à 150 mètres de hauteur) et du 16 (vol de 1 h. 5 m. 12 s. 2/5).

L'AGITATION CHEZ LES COUREURS

En l'absence de Vélodrome d'Hiver, les coureurs se sont agités ces temps derniers. Ils sont partis en guerre contre l'U. V. F., mais l'ouverture de la piste hivernale va calmer les esprits.

Le nouveau Vélodrome d'Hiver.
C'est boulevard de Grenelle, en face de la station du Métro. qu'est établi le nouveau Vél. d'Hiv.

L'U. V. F. est coupable de tous les crimes, de tous les forfaits et ne mérite aucun ménagement », déclarent les coureurs. « Nous avons pris les intérêts des coureurs autant que nous le pouvions : la création de la catégorie des indépendants s'imposait », telle est l'opinion de la Fédération. Qu'en conclure ? Je l'ignore. Tâchons de donner des opinions compétentes et de voir de quel côté se trouve le bon droit.

M. Paul Rousseau, vice-président de l'U. V. F., a bien voulu répondre à nos questions :

— Je ne comprends pas l'émoi des coureurs. Ce que nous avons en vue, c'est d'avoir une catégorie d'amateurs absolument purs et ne pouvant en aucune façon faire concurrence aux professionnels en touchant des garanties en espèces. Nous avons créé la classe des indépendants pour permettre à certains coureurs de ne pas être froissés de l'étiquette « coureurs de quatrième catégorie » et nous ne voyons pas en quoi les étoiles peuvent prendre ombrage de cette création. Il est certain que les vélodromes préfèreront toujours les Ellegaard, les Ruth, les Hourlier à ceux qui constitueront l'armée des indépendants. Il est bon d'ajouter également qu'il serait parfaitement injuste d'empêcher ceux-ci de gagner leur vie.

Guignard
qui vient d'être élu président du Syndicat des coureurs.

« On a dit que les indépendants nuiraient aux professionnels, ce qui est faux, je viens de vous dire pourquoi, et aux Sociétés. Vous comprenez bien que lorsque des indépendants participeront à une épreuve, livrés à leurs seules ressources, ils seront les premiers à se mettre d'une Société pour la course suivante, lorsqu'ils verront de quels soins utiles sont entourés leurs camarades groupés dans un club. Par conséquent, personne ne peut nous reprocher cette création des indépendants, ni les Sociétés, ni les professionnels. On ne pouvait, au contraire, agir de façon plus libérale. »

Telles sont les explications nettes, précises que nous a données M. Paul Rousseau. Mais, du côté des coureurs, l'impression est-elle aussi favorable ?

« — Maintenant, nous ont déclaré des membres du Syndicat, nous commençons à respirer puisque ni sur piste à Paris, ni sur route ne seront organisées d'épreuves réservées aux indépendants. Mais soyez bien convaincu que nous devons cette mesure à la constitution de notre Syndicat. Il s'imposait depuis longtemps, nous n'avions jamais eu le temps, ni l'occasion de le créer. C'est chose faite aujourd'hui et il saura prendre la défense de tous les intérêts de cette immense famille des coureurs qui n'a pas besoin que l'U. V. F. lui amène de nouveaux enfants, sous forme d'indépendants ou autres.

Si les mesures prises contre les faux amateurs sont observées, tant mieux ; mais nous aurons toujours à craindre cette catégorie d'hommes à bon marché qui gâchent les prix et nous font le plus grand tort.

Les indépendants, d'un autre côté, viennent nous menacer de tirer la couverture à eux. Il faut que notre Syndicat fasse attention et qu'il veille avec soin. Il se méfie et il saura prendre nos intérêts.

Il faut bien se rendre compte d'une chose, c'est que les professionnels exercent un métier qui les oblige à s'entraîner toute la semaine. Ils ne peuvent avoir une profession à côté. Tandis que les indépendants et les pseudo-amateurs ne se contentent pas de courir le dimanche pour assurer leur existence, ils sont employés du lundi au samedi et profitent du repos dominical pour augmenter leurs ressources... Non, croyez-m'en, qu'ils restent chez eux, nous chez nous et... les vélodromes seront bien gardés. »

JACQUES BAUDIER.

LA GENÈSE DES COURSES AU GALOP

Pendant les loisirs que nous laisse l'interruption annuelle des courses plates, il nous a paru intéressant d'entreprendre cet exposé et d'examiner brièvement, dans cette première chronique, l'époque qui a précédé la fondation de la Société d'Encouragement, notre Jockey-Club français

Je me bornerai à rappeler, comme préambule, sans autrement y insister, que l'antiquité semble avoir joui des prétendus progrès de notre époque en fait d'élevage et de dressage des chevaux de noble race, traduction moderne : pur sang. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les agronomes latins.

Marcus Terentius Varro, qui mourut en l'an 26 avant J.-C. et que ses contemporains surnommaient « le plus savant des Romains » écrivait dans son traité *De re rustica :* « Il y a des personnes qui ne font saillir les cavales que de deux années l'une : les mères se conservent plus longtemps et les produits sont plus forts. Suivant eux, il en est des cavales comme des terres qu'on ne laisse pas reposer : cette production continue les épuise...

« Les poulains de dix jours vont paître avec leur mère; évitez qu'ils stationnent dans l'écurie, dont le fumier brûle leurs sabots délicats...

« A cinq mois, on leur donne, chaque fois qu'ils rentrent, de la farine d'orge avec du son ou toute autre production végétale de leur goût. A l'âge d'un an, on leur donne de l'orge en nature et du son jusqu'à ce qu'ils ne tètent plus ; ce n'est qu'à deux ans révolus qu'on les sèvre. » Maintenant, on les sèvre à six mois, mais ce principe du sevrage tardif, émis par Varro, correspond bien à son autre principe du repos qu'il convient de laisser aux mères, lequel risque fort également de ne plus trouver son application à notre époque. Je doute, en effet, qu'il se rencontre de nos jours un éleveur disposé à laisser vide pendant un an, ne fût-ce qu'à titre d'expérience, une poulinière qui lui aura donné un bon produit. Varro écrit encore, concernant le dressage : « De temps à autre il faut flatter les poulains de la main pendant qu'ils sont avec leur mère, afin que plus tard ils ne s'effarouchent pas d'être touchés. Pour le même motif on suspend des mors dans leurs écuries pour qu'ils s'accoutument, dès le jeune âge, à en supporter la vue et à en entendre le cliquetis...

« Lorsqu'ils auront pris l'habitude d'approcher, quand on leur tend la main, il faudra de temps à autre leur mettre sur le dos un enfant qui d'abord s'y couche à plat ventre et ensuite s'y tienne assis. Pour ce manège, il faut que le cheval ait trois ans. C'est l'âge où sa croissance est faite et où il commence à avoir des muscles. » Ces lignes font rêver quand on les rapproche de celles qui ont été écrites, il y a environ trois ans, en faveur de l'avancement de la date des courses pour chevaux de deux ans.

Lucius Junius Moderatus Columelle, né à Gadès, la moderne Cadix, écrivait de son côté, dans son traité *de l'Agriculture*, vers le milieu du premier siècle de notre ère : « Ceux qui ont à cœur d'élever des chevaux doivent surtout se pourvoir d'un esclave entendu et d'une grande quantité de fourrage. Si ces deux points peuvent être négligés, dans une certaine mesure, à l'égard des autres bestiaux, le cheval demande qu'on y apporte la plus grande attention, surtout le cheval de noble race ». (« Ayez un bon stud groom, dit-on aujourd'hui, et ne ménagez pas l'avoine. »)

« Concernant les races nobles, continue Columelle, on fera saillir les mâles vers l'équinoxe du printemps, afin que les juments puissent élever leur produit sans beaucoup de peine, attendu qu'il viendra au monde quand les campagnes se trouveront avenantes et bien fournies d'herbes.... Si la cavale a pouliné heureusement, on se gardera de toucher son poulain avec la main, le moindre contact avec un corps étranger suffisant pour le blesser. On aura soin seulement de le mettre avec sa mère dans un local à la fois vaste et chaud, de peur que le froid ne lui nuise dans l'état de faiblesse où il sera, ou que sa mère ne l'écrase si le lieu est trop resserré. Ensuite, il faudra le faire sortir de temps en temps pour empêcher que le fumier ne lui brûle la corne des pieds. Quelque temps après, lorsqu'il sera devenu plus fort, on le laissera aller avec sa mère dans les gras pâturages, de peur que le chagrin de s'en voir privée ne la fasse tomber malade.....

« Les cavales vulgaires sont dans l'habitude de pouliner toutes les années, mais une cavale de noble race ne doit être saillie que de deux années l'une, afin que le lait de la mère, donnant plus de force au poulain, le prépare bien à supporter les fatigues de la lutte....

« On peut juger des qualités naturelles d'un poulain dès sa naissance. En effet s'il est gai, s'il est intrépide, s'il n'est effrayé ni par les objets qui se présentent à sa vue, ni par les sons qui frappent son oreille pour la première fois, s'il court toujours à la tête d'un troupeau, s'il surpasse ses camarades par sa gaieté et sa vivacité et qu'il l'emporte même quelque fois sur eux à la course, s'il saute un fossé sans balancer et qu'il passe un pont et traverse un fleuve de même, ce sont toutes marques d'un naturel distingué....

« Pour la forme du corps, elle consistera à avoir la tête petite, les yeux noirs, les narines ouvertes, les oreilles courtes et redressées; le chignon flexible et épais, sans être allongé; la crinière bien fournie et pendante du côté droit; — la poitrine large et parsemée d'une multitude de muscles bien moulés; les épaules grandes et droites; les côtes arquées; l'épine du dos double; le ventre droit; les reins larges et ravalés; la queue traînante et garnie de poils longs, rudes et ondoyants; — les jambes égales, hautes et droites; le genou cylindrique et petit sans être tourné en dedans; les fesses rondes; les cuisses pleines de muscles et bien fournies; la corne des pieds dure, haute, concave, ronde et surmontée d'une couronne légèrement saillante; — l'ordonnance générale du corps, grande, élevée, droite, que l'animal paraisse agile au coup d'œil.

« Quant au caractère, on estime les poulains lorsque, sans être emportés, ils ont de l'ardeur; lorsqu'ils sont très doux, c'est qu'ils sont plus portés à l'obéissance et plus patients dans les travaux de la lutte. »

Ne croirait-on pas ces citations empruntées à un traité moderne d'élevage?

L'origine du turf moderne

A l'origine, en France aussi bien qu'en Angleterre, les courses dont les historiens nous ont transmis le souvenir avaient le caractère d'un divertissement populaire ou d'une solennité privée, faits pour intéresser la curiosité ou éprouver l'adresse, mais le souci de la race chevaline n'y avait aucune part. Les courses de vitesse qui se disputaient en Bretagne, les courses de bagues qui avaient lieu en Normandie et dont plusieurs chartes font mention étaient de simples jeux équestres.

Dès le XII^e^ siècle, à Londres, on commençait à rechercher un but utilitaire dans ces exercices : William Fitz-Stephen, qui vivait sous le règne d'Henri II, le premier des Plantagenets, nous apprend qu'au marché de Smithfield on faisait courir ensemble et jouter de vitesse les chevaux mis en vente, pour démontrer leur valeur. Peu après, les premiers amateurs de luttes hippiques prirent l'habitude de se défier sur les landes d'Epsom. Edouard III, qui fit souche des quatre maisons royales de Galles, de Clarence, de Lancastre et d'York, Edouard IV, le premier roi de cette famille d'York dont la Rose blanche avait triomphé de la Rose rouge des Lancastre, et enfin Henri VIII, le premier prince protestant, eurent dans leurs écuries des chevaux de renom : ce dernier fit de grands efforts pour améliorer les produits d'étalons et des courses furent établies à Chester et à Hamford. Mais le tracé des pistes alors n'existait pas : on lançait les concurrents à travers la campagne et on choisissait même, de préférence, le terrain le plus mauvais et le plus difficile ; ce qu'on recherchait en effet, c'était le meilleur cheval de fatigue et de guerre, appelé à porter son cavalier revêtu de son armure, soit un poids de cent cinquante kilogs environ : le prix consistait en une clochette de bois, ornée de fleurs. Dans la suite, à cette clochette si simple on substitua une clochette d'argent qui était disputée le mardi-gras de chaque année.

Les renseignements sur le règne de Jacques I^er^, le premier Stuart, deviennent plus précis; les courses à la clochette, *Bell's races*, se multiplient : il y a des réunions à Garterley, dans le Yorkshire, à Croydon, à Enfield-Chace et l'art de l'entraînement commence à se révéler ; on surveille attentivement l'hygiène du cheval, on le soumet à des exercices réguliers qui le tiennent en haleine ; mais les propriétaires restent leurs propres jockeys et le poids imposé par les règlements à tous les chevaux, sans distinction, est de 70 kilogs.

Le roi, « Maître Jacques », comme l'appelait Henri IV en plaisantant son érudition théologique, n'avait jamais pu maîtriser le frémissement qui l'agitait à la vue d'une épée et qui provenait de l'épouvante ressentie par sa mère, Marie Stuart, au cours de sa grossesse, quand, par ordre de son mari, son amant Rizzio fut assassiné sous ses yeux ; mais c'était, en revanche, un intrépide cavalier. Le premier en Angleterre, il pressentit le parti qu'on pouvait tirer du sang arabe et, par l'intermédiaire de l'un de ses favoris, Georges Villiers, duc de Buckingham, il fit l'achat, à très haut prix, d'un superbe cheval de cette race. Mais cet essai fut malheureux : selon le duc de Newcastle, ce cheval n'avait aucune des qualités qu'on recherchait; aussi, pendant près de quatre vingt-dix ans encore, la race orientale resta délaissée, oubliée, presque méprisée.

Le fameux Darley-Arabian

Ce ne fut en effet qu'en 1713, à la fin du règne de la reine Anne, que M. Darley, agent d'affaires résidant à Alep, envoya à son frère aîné, éleveur distingué du Yorkshire, l'un des plus précieux types du pur sang oriental, dont il avait pu, pendant une chasse à la gazelle, apprécier la grande supériorité de moyens : au moment où les lévriers s'élancèrent vers la plaine où broutaient les gazelles qu'on allait attaquer, il battit sans effort, sur les quatre lieues qu'il fallut parcourir, ses concurrents partis comme lui, à toute vitesse, à la suite des chiens. L'Arabe qui le montait se plut même à montrer sa dextérité personnelle et les qualités de son coursier en poursuivant une gazelle dans toutes ses pointes, dans ses bonds en arrière, en avant, et termina la lutte par un coup de lance dont la précision dépendait moins de son adresse que de la souplesse de l'animal. Ce cheval, qui avait été nourri dans les déserts de Palmyre, est le fameux *Darley-Arabian*, celui qui ouvre pour ainsi dire les brillantes annales du turf anglais. Suivant un chroniqueur du temps sa robe était d'un bai foncé, presque noir ; on remarquait une légère houppe de poils blancs à la crinière. Tout dans sa structure dénotait une haute origine. Il avait, ce que les Arabes recherchent, de frappantes analogies avec certains animaux qui sont l'expression d'un attribut caractéristique : la sécheresse des jambes de la gazelle, la force de ses hanches, le râble du lévrier, la vue de l'autruche, la largeur de la tête du taureau, et il ne mentait à aucun des pronostics de sa conformation.

Ses débuts en Angleterre devaient avoir lieu le 12 août 1714, sur la piste d'York ; on allait disputer, en présence d'une assistance nombreuses composée en partie de la noblesse du pays, la Coupe d'Or offerte par le Comté. Cinquante-six carrosses, nombre très considérable pour l'époque, se trouvaient réunis sur le champ de courses. Mais, au moment où les concurrents entraient en lice, on apprenait que la reine Anne, qui souffrait de la goutte, venait de mourir.

(*A suivre.*)

ISONOMY.

LES MÉMOIRES DE FITZSIMMONS (1)

Par ROBERT FITZSIMMONS
Ex-champion du monde des poids lourds et des poids moyens.

Fitzsimmons continue le récit de ses combats et rappelle de nombreuses anecdotes — Il a raconté l'agression dont il fut victime de la part de deux alligators qu'il vint d'ailleurs tuer le lendemain — —

J'ignore si c'était l'assaillant de la veille, mais j'étais heureux de me venger.

Il a pu tuer des alligators, disait Urpham, mais il ne pourra pas me vaincre.

Dès le premier round, je pouvais le mettre knock-out, mais je ne voulais pas faire mentir mon télégramme. Au troisième, un coup violent à la mâchoire le fait tomber, je le rattrape à la volée et le retiens, l'assujettissant sur ses pieds.

Enfin, au cinquième, délai que je m'étais donné, je le frappais d'un tel coup à la mâchoire que je l'envoyais pour quelques minutes au pays des songes.

Ma dépêche envoyée à mes amis de San Francisco était donc exacte.

CHAPITRE VI

Comment Fitzsimmons devint champion du monde des poids moyens.

C'est le 14 janvier 1891 que je remportai le titre de champion du monde des poids moyens en triomphant de Jack Dempsey, que je réussis à mettre knock-out au treizième round. J'avais vingt-neuf ans.

Jack Dempsey, surnommé le Non-Pareil, était le boxeur préféré du public, qui aimait sa méthode et ses manières. Il n'avait jamais encore subi de défaite.

Avant de rappeler les diverses phases de combat, je veux citer quelques lignes que le fameux journaliste américain, M. Robert Edgren, écrivait dans l'*Evening World* du 28 septembre 1907 :

« Fitzsimmons, disait-il, a toujours été le plus loyal et le plus généreux des combattants. Quand il triompha du pauvre Jack Dempsey, le grand Non-Pareil, il attendit longtemps pour l'abattre définitivement à ses pieds. A voix basse, Fitzsimmons conseilla à un moment à Dempsey de rester à terre plus que le temps voulu. Charitable dans la victoire, il ne voulut pas augmenter la douleur de son adversaire en le martelant ou en le finissant aussi vite qu'il l'aurait pu. Ce n'est que lorsqu'il vit que, malgré les coups, il n'aurait pas raison du courage et de l'énergie de Dempsey que Fitzsimmons commença à faire une boucherie et à étendre définitivement à ses pieds celui qui était pourtant sûr de la victoire. »

Je m'entraînai très sérieusement pour cette rencontre. Je savais que j'étais opposé à un homme qui n'avait jamais subi d'échecs Pendant deux mois je travaillai avec acharnement.

A cette époque, mon manager et principal entraîneur était l'Anglais Jimmy Carroll. Chaque jour, je courais pendant dix ou quinze milles afin de m'assouplir complètement les muscles.

Huit jours avant le match, Carroll commença à boire et quatre jours me séparaient du championnet lorsqu'il eut une querelle avec des gens de mon quartier d'entraînement. Il prit la fuite aussitôt après.

Je me trouvais par conséquent, quatre jours avant le combat, seul, n'ayant plus personne pour me soigner. L'énervement causé par cet incident ne pouvait en outre que porter préjudice à ma forme. Me sentant très engourdi, je me mis chaque matin à parcourir de 20 à 25 milles. Mais lorsque je rentrais, je ne pouvais me faire masser. Et pourtant mon manager n'avait pas à se plaindre : je lui donnais 50 0/0 sur tout ce que je gagnais, sauf sur mes exhibitions dans les théâtres. De plus je payais tous ses frais.

J'étais désolé de voir Carroll, en qui j'avais pleine confiance, me quitter juste à la veille d'un combat aussi important J'en fis part à un de ses amis intimes.

Et le lendemain, je vis arriver sa femme qui me demanda si je reprendrais son mari. Je lui dis que j'accèderais à sa prière, s'il venait avant midi.

J'étais las de ma promenade et me félicitais au fond du retour de l'entraîneur prodigue. Je me mis à travailler au punching-ball et je le frappai de toutes mes forces pendant vingt minutes. Puis, j'entendis du bruit à la porte : j'allai ouvrir et je trouvai mon Carroll ivre-mort. Je lui adressai une juste semonce et pour regagner ma sympathie, il voulut me donner un renseignement très important :

— Dempsey vous frappera à la tête demain tout le temps, tout le temps, m'annonça-t-il.

Aussitôt je rentrai et pris une douche, ensuite je me massai du mieux que je le pus. En moi-même, j'étais décidé à ne pas donner à Carroll 50 0/0 sur la bourse et de ne pas le prendre parmi mes seconds pour le match. Mais, le jour du combat, un ami vint m'aviser que Carroll connaissait à merveille la méthode de Dempsey et qu'il serait bon pour moi de l'avoir dans mon coin.

J'étais dans ma salle à manger lorsque le Dr Hardway et le major Frank Mac Glaucklin vinrent me voir :

— Bob, me disent-ils, quel est ce bruit qui court ? Nous avons entendu dire que le match était arrangé et que vous deviez laisser la victoire à Dempsey. Nous avons parié beaucoup sur vous et nous voudrions savoir si ce que l'on raconte est exact.

— Messieurs, répondis-je, chaque fois que je monte sur le ring c'est pour triompher, et jamais je ne manque à mes engagements. Vous pouvez parier tout votre argent liquide et en terres sur moi, car je vaincrai Dempsey.

Dominick O'Malley, journaliste américain, m'offrit 25.000 francs si je battais mon adversaire en dix rounds.

Avant de monter sur le ring, Carroll me prévint que Dempsey manquait de courage et que si je le frappais durement il abandonnerait sûrement. Pour cette raison, je rentrai très brutalement. Et si, au cinquième round, je lui conseillai d'abandonner, ce n'était point par générosité de ma part, mais tout simplement pour voir si Carroll ne m'avait pas trompé. Cet incident donna l'occasion aux journalistes de consacrer de longs commentaires sur mes sentiments d'humanité. Lorsque je revins dans mon coin, au douzième round, je ne me fis pas faute de railler Carroll sur l'exactitude de ses renseignements et j'ajoutai :

— Je n'ai jamais vu un homme aussi courageux, aussi énergique que mon loyal adversaire.

Mais racontons le match.

L'arbitre commença par nous peser. Nous ne devions pas dépasser 70 kilos. Je passe sur la bascule en costume de ring. L'aiguille marque exactement 68 kilos. Quant à Dempsey, il pesait au moins 72 kilos. J'aurais pu réclamer le forfait de 5.000 francs qui devait être versé par le boxeur dépassant le poids fixé, mais je n'insistai point, craignant que, si je réclamais, Dempsey ne veuille point combattre.

Dès mon entrée sur le ring, je vais serrer la main à mon adversaire. Il s'avance vers moi avec mille dollars à la main et m'offre de parier de mon côté cinq mille francs qu'il va me battre.

— Je n'ai pas l'habitude d'apporter de l'argent sur le ring, répondis-je.

— Ici nous avons ce qu'il faut, me dit le major Frank Mac Glancklin, nous parions même cinq mille dollars de plus.

Le capitaine de police intervint alors :

(1) Voir Nos 589 et suivants.

— Lorsqu'on est sur le ring, c'est pour combattre et non pas pour parier.

Je retire mon peignoir. C'était la première fois que Dempsey me voyait nu. Il ne put réprimer sa surprise quand il s'aperçut de ma musculature puissante et qu'il se rendit compte que, malgré mon poids moindre, j'étais plus grand que lui.

Le gong retentit pour le premier round. Je commence par faire feintes sur feintes pour étudier le jeu de Jack et un joli travail de jambes pour me mettre en action. Je ne cherche point à le toucher afin de l'obliger à mener la danse. Pendant tout ce round, aucun coup n'est porté. Mais je m'aperçois que, malgré la réelle valeur de mon antagoniste, il ne me sera pas difficile d'en venir à bout. Le gong. Nous allons dans nos coins respectifs.

Second round. Je feinte du gauche, puis je le lance de toutes mes forces. Je touche au nez et le brise. Instinctivement, je pense que Dempsey va s'affaisser. Je touche du droit par un uppercut. Il tombe à la renverse. L'arbitre compte et arrive à dix. Je lui dis : « Je suis vainqueur ? » Il secoue la tête négativement. Alors je ramasse Dempsey et je le conduis, défaillant, la tête pendant sur la poitrine, jusqu'à son coin. Je dis à son second, Mac Auliffe :

— Tenez, prenez votre homme !

J'allais retourner à mon coin lorsque Dempsey, assis, me touche à l'épaule :

— Combattons ! déclare-t-il.

Il reprend la lutte, tout chancelant, et je le touche du gauche à la face. Je le descends à nouveau lorsque le timbre sonne.

Troisième round. Ce fut un cafouillage continuel. Rien d'intéressant ne fut fait. Je me contentai de redoubler mes coups, pendant cette reprise et la suivante, pour obliger mon adversaire à abandonner.

Cinquième round. Je feinte. Je porte un direct du droit au solar-plexus. Jack reste au moins douze secondes à terre, puis se relève.

— Jack, pourquoi n'abandonnez-vous pas ? lui dis-je. Je suis aussi fort qu'un bull-dog, et vous n'en pouvez plus. Je ne veux pas continuer à vous punir ainsi.

La poitrine haletante, il me répond dans un soupir, mais avec une énergie merveilleuse :

— Nous matchons. Mettez-moi hors de combat. Je lutterai tant que je pourrai me tenir debout.

Alors, je redouble d'efforts, le frappant partout, pendant tout le temps. Je lui inflige une terrible punition, mais je ne parviens pas à le knock-outer. Je retourne dans mon coin et m'écrie :

— J'aurais un poignard dans chaque main que je ne ferais pas abandonner ce petit homme.

Du sixième au dixième round, ce fut toujours la même chose. Je continuais à frapper sans cesse et le pauvre Dempsey n'avait pas la force de porter un coup.

Onzième reprise. C'était une véritable boucherie. J'étais seul à frapper et mon malheureux adversaire pantelant, ensanglanté ne se tenait plus debout qu'à force de courage et de volonté. J'étais émerveillé de cette résistance. Je n'avais jamais vu un homme aussi énergique pendant toute ma carrière. Je ne me fis pas faute de féliciter Carroll de son pronostic : « Dès que vous le frapperez dur, il abandonnera, m'avait-il assuré, l'imbécile. »

Douzième round. Pris de pitié, je laisse mon adversaire reprendre haleine au début. Puis, je le renverse plusieurs fois et continue ma punition.

Enfin, voilà la treizième et dernière reprise. Deux coups, et Dempsey s'écroule. Le referee compte dix. Les seconds du Non-Pareil lui font signe de continuer. Il se relève. Je rentre du droit. Dempsey retourne à terre. Les seconds veulent faire arrêter le combat. Mais je voulais le knock-out et non pas l'abandon. Nous continuons. Du droit, du gauche, je donne quelques coups. Mon adversaire fait un pas de côté péniblement. Je rentre du droit et le frappe au cou. Il tombe la face contre le sol (c'était sur un ring en terre que nous étions). C'est la fin. L'arbitre compte. Dempsey ne bouge pas et ses seconds sont obligés de venir le relever et de lui donner tous leurs soins pendant de longs instants avant de le faire revenir à lui.

La bourse s'élevait à 60.000 francs. Le match se disputait à l'ancien Olympic Club de la Nouvelle-Orléans, le 14 janvier 1891. Le résultat m'aliéna l'amitié de beaucoup de personnes, car mon adversaire était le boxeur préféré du public, qui ne me pardonnait pas de l'avoir battu.

Mais si je perdis des amitiés, ce qui me laissa indifférent, je fus heureux d'en compter une nouvelle : celle de Dempsey que, depuis ce jour, je considérais comme un frère.

Et quand il mourut, le 1er novembre 1895, à

Le matin du combat, je passais dans la rue, lorsqu'un monsieur.....

Portland, il dit à sa femme qui était à son chevet :

— Il n'y aura jamais de meilleur boxeur que Bobby ! Il ne doit pas trouver son maître !

CHAPITRE VII

Battu sur une faute par Tom Sharkey, qui était knock-out.

Le 2 décembre 1896, à San Francisco, je fus opposé à Tom Sharkey. Le marin Tom, comme on l'appelait, était considéré par tout le monde comme le véritable champion de l'avenir. C'était un grand, beau garçon, plein de force et de vigueur, il jouait avec tous ses adversaires et avait réussi l'exploit de résister pendant quatre rounds au champion du monde de l'époque, James J. Corbett. La majorité des sportsmen prétendait que si le combat avait duré plus longtemps, Sharkey en serait sorti vainqueur. On assurait même que c'était Corbett lui-même qui avait fait un signe au chef de la police pour qu'il arrêtât le match.

Ce fut au Mechanics Pavillon, à San Francisco, pour une bourse de 50.000 francs que l'événement tant attendu, ma rencontre avec Sharkey, se déroula.

Je m'étais entraîné à San Solita, dans une petite villa, au bord de la mer. Je me trouvais très bien de l'air de la mer et, en outre, le multimillionnaire roi des cigares, M. John D. Spockels, m'avait autorisé à travailler à bord de son yacht où était installée une splendide salle de gymnastique. Pendant toute la durée de mon entraînement, chaque matin, j'allais faire de longues promenades de huit à dix milles à travers les montagnes qui bordaient la plage. J'occupais mes après-midi à travailler au punching-ball pendant une demi-heure et à faire assaut avec Jack Stelsener et Dan Hickey, élève de Peter Jackson, un pugiliste de haute valeur. Je faisais généralement six rounds avec chacun.

Deux ou trois jours avant le match, un étrange personnage vint me trouver pour me demander si je ne voulais pas le choisir comme arbitre. Si je l'acceptais, il me donnerait la décision.

Je lui répondis que je n'avais pas besoin de lui pour avoir la victoire et que je ne voulais pas d'un referee dont le sens moral me semblait sujet à caution,

Quand je me présentai sur le ring pour le match, le premier individu que j'aperçus dans le coin de Tom Sharkey était justement ce sinistre garçon.

Le dernier jour de mon entraînement, un autre homme se présenta à ma villa. Il me tint ce discours :

— Ne frappez pas Sharkey à la mâchoire, cela le paralyse. Et il s'en alla rapidement.

L'air de la mer m'était favorable. Cependant j'avais pris un mauvais froid qui avait engourdi toutes mes jointures : un photographe du journal de San-Francisco, l'*Examiner*, était venu me prier de poser pendant mon travail. Après avoir boxé vingt minutes, étant en sueur, j'étais allé me placer sur le rivage. Le vent venait de la mer et m'avait surpris.

Aussi le jour du combat, entre chaque round, au lieu de m'asseoir, me promenais-je de long en large afin de ne pas m'engourdir.

L'arbitre fut choisi juste avant le match. On prit un certain Wyatt Earp. J'étais prévenu qu'une cabale était montée contre moi. C'est pourquoi, en arrivant sur le ring, je protestai contre le choix de Wyatt Earp, et je dis qu'il était, après tout, inutile d'avoir un arbitre. Je demandai de prier l'assistance de donner son opinion. Toutefois, les managers ne voulaient pas se rendre à mes raisons. Les spectateurs criaient et hurlaient, prétendant que j'avais peur.

— Je n'ai peur de personne. Aucun mortel n'est capable de m'effrayer, répondis-je. Mais ce que je ne veux pas, c'est qu'on me vole la décision, lorsque je serai vraiment vainqueur.

Et le combat commença.

Premier round. Rien de notable. Je faisais feintes sur feintes pour connaître la mesure de ce que pouvait faire mon adversaire. Aucun coup ne fut porté. Tom me lança un ou deux swings que j'esquivai avec aisance.

Deuxième round. Sharkey, dès le signal, me porte un long swing du gauche à la hanche. Je riposte du droit et l'envoie à terre. Il rebondit comme une balle de caoutchouc et le voilà sur pied. Je feinte. Il me porte le même swing.

Cette fois, je l'envoie dans les cordes d'un vigoureux direct. Je me précipite, il s'accroche désespérément à moi, je le soutiens et le porte au milieu du ring. Je le lâche et lui dis :

— Cela va-t-il bien comme ça, Tom ?

— Oui, merci, répondit-il.

Le combat continue. Tout à coup une idée traverse mon esprit :

— Ne m'a-t-on pas dit : « Ne le frappez pas à la mâchoire, cela le paralyse. »

Aussitôt, je lui porte un léger coup à l'oreille. Il tombe. L'arbitre compte. Le gong résonne. Nous avions combattu exactement 1 m. 45 s., ainsi que me l'indiquait une horloge placée devant moi. Et on fit durer le repos 2 m. 15 s. au lieu d'une minute. J'étais volé comme dans un bois.

Troisième round. Je recommence à frapper du gauche et j'étends Tom par terre à nouveau du droit. Je ne reçus pas un seul coup pendant toute cette reprise.

Quatrième round. Sharkey se précipite sur moi et je le reçois avec un solide cross du gauche qui lui jette la tête en arrière. Il me porte un swing du droit, mais je le pare. Il m'accule dans un coin et je fais alors de l'infighting pour m'éloigner de cet endroit périlleux. Ce n'est plus que des coups portés de part et d'autre jusqu'à ce que le gong résonne.

(A suivre.) Robert Fitzsimmons.

(Traduction et adaptation par Jacques Mortane.)

Imprimerie de *la Vie au Grand Air*, Paris. — H.-L. Motti. *Le Gérant :* Camille Lecestre